

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE MARCHAND DE VENISE

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1596

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PORTIA	123 rép.	MAROC	7 rép.
SHYLOCK	82 rép.	VALET	4 rép.
BASSANIO	74 rép.	ARAGON	4 rép.
LORENZO	53 rép.	STEPHANO	4 rép.
GRATIANO	52 rép.	MESSAGER	3 rép.
ANTONIO	50 rép.	LEONARDO	2 rép.
LANCELOT	47 rép.	BALTHAZAR	2 rép.
NÉRISSA	38 rép.	PRINCE DE MAROC	1 rép.
JESSICA	28 rép.	LANCELOT GOBBO	1 rép.
SOLANIO	28 rép.	TOUS	1 rép.
SALARINO	28 rép.	GEÔLIER	1 rép.
GOBBO	20 rép.	CLERC	1 rép.
DOGE	20 rép.	FIN DU MARCHAND DE VE- NISE	1 rép.
TUBAL	9 rép.		

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Venise. Le comptoir d'Antonio.)

ANTONIO

— Ma foi, je ne sais pourquoi j'ai cette tristesse. — Elle m'obsède ; vous dites qu'elle vous obsède aussi ! — Mais comment je l'ai gagnée, trouvée ou rencontrée, — de quelle étoffe elle est faite, d'où elle est née, — je suis encore à l'apprendre. — Elle me rend si stupide — que j'ai grand'peine à me reconnaître.

5

SALARINO

— Votre pensée roule sur l'Océan, partout où vos galions à la voile majestueuse, — seigneurs et riches bourgeois des flots, — ou, si vous voulez, décors mouvants de la mer, — planent sur les petits navires marchands — qui leur font courtoisement la révérence, alors qu'ils volent près d'eux avec leurs ailes de toile.

10

SALARINO

Mon souffle, refroidissant mon bouillon, — me ferait frissonner, à la pensée — de tout le mal qu'un trop grand vent peut faire en mer. — Je ne pourrais pas voir couler le sablier, — sans penser aux bas-fonds et aux bancs de sable, — sans voir mon riche Saint-André, engravé, — in-

clinant son grand mât plus bas que ses sabords, — pour baiser son sé- 15
pulcre. Pourrais-je aller à l'église — et voir le saint édifice de pierre, —
sans songer immédiatement aux rocs dangereux — qui, rien qu'en tou-
chant le flanc de mon doux navire, — disperseraient toutes mes épices
sur la vague — et habilleraient les lames rugissantes de mes soieries ; —
bref, sans songer que cette opulence, si grande naguère, — peut être à 20
cette heure réduite à néant ? Puis-je arrêter ma pensée — sur cette pen-
sée, sans avoir la pensée — qu'une pareille inquiétude me rendrait fort
triste ! — Allez, inutile de le dire ! Je sais qu'Antonio — est triste parce
qu'il pense à ses marchandises.

ANTONIO

— Non, croyez-moi : j'en remercie ma fortune, mes pacotilles — ne sont 25
pas aventurées dans une seule cale, ni sur un seul point : mes biens ne
sont pas tous à la merci — des hasards de cette année. — Ce ne sont
donc pas mes spéculations qui me rendent triste.

SOLANIO

— Alors vous êtes amoureux.

ANTONIO

Fi, fi !

30

SOLANIO

— Pas amoureux non plus ? Disons alors que vous êtes triste, — parce
que vous n'êtes pas gai : il vous serait aussi facile — de rire, de sauter et
de dire que vous êtes gai — parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus
au double visage, — la nature forme à ses heures d'étranges gaillards : —
ceux-ci cligneront de l'œil perpétuellement — et riront, comme des per- 35
roquets, au son d'une cornemuse, — ceux-là ont l'aspect si vinaigré —

qu'ils ne montreraient pas les dents en manière de sourire, — quand Nestor jurerait que la plaisanterie est risible.

SOLANIO

— Voici venir Bassanio, votre très-noble parent, — avec Gratiano et Lorenzo. Adieu. — Nous vous laissons en meilleure compagnie.

40

SALARINO

— Je serais resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu gai, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO

— Vos bontés me sont bien précieuses. — Je pense que vos propres affaires vous réclament, — et que vous saisissez cette occasion pour me quitter.

45

SALARINO

— Bonjour, mes bons messieurs.

BASSANIO

— Mes bons seigneurs, quand rirons-nous ? Dites, quand ? — Vous devenez excessivement rares. En sera-t-il toujours ainsi ?

SALARINO

— Nous mettons nos loisirs aux ordres des vôtres.

SALARINO

Sortent Salarino et Solanio.

50

LORENZO

— Mon seigneur Bassanio, puisque vous avez trouvé Antonio, — nous deux, nous vous laissons. Mais, à l'heure du dîner, — rappelez-vous, je vous prie, notre rendez-vous.

BASSANIO

— Je ne vous manquerai pas.

GRATIANO

Vous ne paraissez pas bien, signor Antonio. — Vous avez trop de préoccupations dans cette vie ; — c'est la perdre que l'acheter par trop de soucis. — Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé. ⁵⁵

ANTONIO

— Je tiens ce monde pour ce qu'il est, Gratiano : — un théâtre où chacun doit jouer son rôle, — et où le mien est d'être triste.

LORENZO

— Allons ! Nous vous laissons jusqu'au dîner. — Il faut bien que je sois un de ces sages muets, — car Gratiano ne me laisse jamais parler. ⁶⁰

GRATIANO

— Bon ! Tiens-moi compagnie encore deux ans, — et tu ne reconnaîtras plus le son de ta propre voix.

ANTONIO

— Adieu ! Je deviendrais bavard à cette école-là.

GRATIANO

— Tant mieux, ma foi ! car le silence n'est recommandable — que dans
une langue fumée ou dans une vierge non vénale. — 65

GRATIANO

Gratiano et Lorenzo sortent.

ANTONIO

Y a-t-il quelque chose dans tout cela ?

BASSANIO

Gratiano est l'homme de Venise qui sait dire indéfiniment le plus de
riens. Ses raisonnements sont comme deux grains de blé perdus dans
deux boisseaux de menue paille ; vous les chercherez tout un jour avant 70
de les trouver, et, quand vous les aurez, ils ne vaudront pas vos re-
cherches.

BASSANIO

— Vous n'ignorez pas, Antonio, — dans quel délabrement j'ai mis ma
fortune, — en étalant quelque temps un faste excessif — que mes faibles 75
ressources ne m'ont pas permis de soutenir. — Je ne gémis pas de ne
pouvoir continuer — ce noble train ; mais mon plus grand souci — est
de sortir honnêtement des dettes considérables — où ma jeunesse, un
peu trop prodigue, — m'a laissé engagé. C'est à vous, Antonio, — que je
dois le plus, en argent et en affection ; — et c'est sur la foi de votre af- 80
fection, que je me décide — à vous faire part de tous les plans et projets
que j'ai formés — pour me débarrasser de toutes mes dettes.

ANTONIO

— Je vous en prie, bon Bassanio, faites-les-moi connaître ; — et, s'ils ne s'écartent pas plus que vous ne le faites vous-même — des voies de l'honneur, soyez sûr — que ma bourse, ma personne, mes ressources 85 dernières — sont toutes ouvertes à votre service.

ANTONIO

— Vous me connaissez bien ; et vous perdez votre temps — à circonvenir mon amitié par tant d'ambages. — Et vous me faites plus de tort, par vos doutes, — en mettant en question mon dévouement absolu, — que si vous aviez dissipé tout ce que j'ai. — Dites-moi seulement ce que je dois 90 faire — d'après votre connaissance de ce que je puis, — et je suis tout prêt. Ainsi, parlez.

BASSANIO

— Il est à Belmont une riche héritière, — d'une beauté qu'embellissent — les plus merveilleuses vertus : j'ai déjà de ses yeux — reçu de doux messages muets. — Elle se nomme Portia et n'est inférieure en rien — à la 95 fille de Caton, la Portia de Brutus. — L'univers n'ignore pas son prix, — car les quatre vents lui soufflent de toutes les côtes — d'illustres galants : sa chevelure radieuse — pend à ses tempes comme une toison d'or, — et fait de sa résidence de Belmont une plage de Colchos — où bien des Jasons viennent pour la conquérir. — Ô mon Antonio ! Si 100 j'avais seulement les moyens — de soutenir ma rivalité avec eux, — mon esprit me présage un tel succès — que je ne pourrais manquer de réussir.

ANTONIO

— Tu sais que toute ma fortune est sur mer ; — je n'ai pas d'argent, ni de moyen — de réunir sur-le-champ une somme. Ainsi, va, — essaie ce 105 que peut mon crédit dans Venise ; — je suis prêt à le tordre jusqu'au

dernier écu — pour t’envoyer, bien équipé, à Belmont près de la belle Portia. — Va, cherche, je chercherai de mon côté — à trouver de l’argent ; et, à coup sûr, — j’en obtiendrai de la confiance ou de la sympathie que j’inspire.

110

ANTONIO

Ils sortent.

ANTONIO

‌

SCÈNE II

(Belmont chez Portia.)

PORTIA

Sur ma foi, Nérissa, mon petit corps est bien las de ce grand monde.

NÉRISSE

Ce serait tout simple, chère madame, si vous aviez autant de misères que vous avez de prospérités. Et pourtant, d’après ce que je vois, l’indigestion rend malade autant que la faim. Ce n’est donc pas un mince bonheur qu’une condition médiocre : le superflu grisonne plus vite, le simple nécessaire vit plus longtemps.

115

PORTIA

Bonnes maximes, et bien débitées.

NÉRISSE

Elles seraient meilleures, si elles étaient bien suivies.

120

NÉRISSE

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages n'ont à leur mort que de bonnes inspirations. Voilà pourquoi cette loterie, imaginée par lui, en vertu de laquelle vous appartenez à celui qui choisit, suivant son intention, entre ces trois coffrets, d'or, d'argent et de plomb, ne favorisera, soyez-en sûre, qu'un homme digne de votre amour. Voyons, avez-vous quelque ardente affection pour un de ces prétendants princiers qui sont déjà venus ?

125

PORTIA

Redis-moi leurs noms, je t'en prie ; à mesure que tu les nommeras, je les décrirai, et, par ma description, tu devineras mon affection.

NÉRISSE

D'abord, il y a le prince napolitain.

130

PORTIA

Ah ! celui-là, il est né à l'écurie ; car il ne fait que parler de son cheval : il se vante, comme d'un grand mérite, de pouvoir le ferrer lui-même ! J'ai bien peur que madame sa mère n'ait triché avec un forgeron.

NÉRISSE

Ensuite, il y a le comte palatin.

NÉRISSE

Que dites-vous du seigneur français, monsieur Lebon ?

135

PORTIA

Dieu l'a fait : qu'il passe donc pour un homme ! En vérité, je sais que c'est un péché de se moquer : mais lui, comment donc ! Il a un meilleur cheval que celui du Napolitain : la mauvaise habitude de froncer le sourcil, il l'a plus parfaite que le comte palatin. Il est tous les hommes sans être un homme. Qu'un merle chante, vite il fait la cabriole ; il dé-
gagnerait contre son ombre. Si je l'épousais, j'épouserais vingt maris. Il
me dédaignerait, que je lui pardonnerais ; car, m'aimât-il à la folie, je ne
le payerais jamais de retour.

140

NÉRISSE

Que direz-vous donc à Fauconbridge, le jeune baron d'Angleterre ?

PORTIA

Tu sais que je ne lui dis rien, car nous ne nous comprenons ni l'un ni
l'autre : il ne possède ni le latin, ni le français, ni l'italien, et vous pou-
vez jurer en cour de justice que je ne possède pas une pauvre obole
d'anglais. Il est le portrait d'un homme distingué. Mais, hélas ! qui peut
causer avec un mannequin ? Qu'il est drôlement affublé ! Je pense qu'il
a acheté son pourpoint en Italie, son haut-de-chausses en France, sa
toque en Allemagne et ses manières partout.

145

150

NÉRISSE

Que pensez-vous du lord écossais, son proche voisin

NÉRISSE

?

NÉRISSE

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe ?

PORTIA

Répugnant le matin, lorsqu'il est à jeun, et plus répugnant dans l'après-midi, lorsqu'il est ivre. Dans ses meilleurs moments, il vaut un peu moins qu'un homme ; dans ses plus mauvais, un peu plus qu'une bête. Quelque malheur qui m'arrive, j'espère trouver moyen de lui échapper. 155

NÉRISSE

S'il offre de tenter l'épreuve et qu'il choisisse le coffret gagnant, vous refuseriez d'accomplir la volonté de votre père, en refusant de l'épouser ? 165

PORTIA

Aussi, de crainte de malheur, mets, je t'en prie, un grand verre de vin du Rhin sur le coffret opposé : car, quand le diable serait dedans, si cette tentation est dessus, je sais bien qu'il le choisira. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge. 165

NÉRISSE

Vous n'avez rien à craindre, madame, vous n'aurez aucun de ces seigneurs ; ils m'ont fait connaître leur résolution de s'en retourner chez eux et de ne plus vous troubler de leurs hommages, à moins que, pour vous obtenir, il n'y ait un autre moyen que le choix des coffrets imposé par votre père. 170

NÉRISSE

Vous rappelez-vous, madame, un Vénitien, un savant, un brave, qui vint ici, du vivant de votre père, en compagnie du marquis de Montferrat ?

PORTIA

Oui, oui : Bassanio ! C'est ainsi, je crois, qu'on l'appelait.

NÉRISSE

Justement, madame ; de tous les hommes que mes faibles yeux aient jamais regardés, c'est lui qui est le plus digne d'une jolie femme.

175

PORTIA

Je me le rappelle bien ; et, tel que je me le rappelle, il mérite tes éloges.

PORTIA

Eh bien ! quoi de nouveau ?

VALET

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous. Il est arrivé un courrier dépêché par un cinquième, le prince de Maroc. Il porte la nouvelle que le prince, son maître, sera ici ce soir.

180

PORTIA

Si je pouvais souhaiter la bienvenue au cinquième aussi volontiers que je souhaite un bon voyage aux quatre autres, je serais charmée de son approche : eût-il les qualités d'un saint, s'il a le teint d'un diable, je l'aimerais mieux pour confesseur que pour mari. Viens, Nérissa.

PORTIA

Au valet.

185

PORTIA

Maraud, marche devant. Au moment où nous fermons la grille sur un soupirant, un autre frappe à la porte.

PORTIA

Ils sortent.

PORTIA

‌

SCÈNE III

(Venise. Devant la maison de Shylock.)

SHYLOCK

Trois mille ducats ! Bien.

190

BASSANIO

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK

Pour trois mois ? Bien.

BASSANIO

Pour laquelle somme, comme je vous l'ai dit, Antonio s'engagera.

SHYLOCK

Antonio s'engagera... Bien.

BASSANIO

Pouvez-vous me rendre ce service ? Voulez-vous me faire ce plaisir ?
Connaîtrai-je votre réponse ?

195

SHYLOCK

Trois mille ducats, pour trois mois, et Antonio engagé.

BASSANIO

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK

Antonio est bon.

BASSANIO

Avez-vous jamais entendu contester cela ?

200

SHYLOCK

Oh ! non, non, non, non. Quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Mais ses ressources sont exposées ; il a un galion en route pour Tripoli, un autre pour les Indes. De plus, j'apprends sur le Rialto qu'il en a un troisième pour Mexico, un quatrième pour l'Angleterre, et d'autres encore aventurés dans de lointaines spéculations. Mais les na-
vires ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs d'eau, je veux dire des pirates ; et puis il y a le danger des eaux, des vents, et des rocs. L'homme est néanmoins solvable. Trois mille ducats ?... Je crois que je peux prendre son billet.

205

210

BASSANIO

Soyez assuré que vous le pouvez.

SHYLOCK

Je veux en être assuré ; et c'est pour m'en assurer que je veux réfléchir...
Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO

Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK

Oui, pour sentir le porc, pour manger de la demeure où votre prophète,²¹⁵
le Nazaréen, a évoqué le diable ! Je veux bien acheter avec vous, vendre
avec vous, causer avec vous, cheminer avec vous, et ce qui s'ensuit ;
mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec
vous... Quelles nouvelles au Rialto ?... Qui vient ici ?

BASSANIO

— C'est le signor Antonio.

220

SHYLOCK

Comme il a l'air d'un publicain flagorneur ! — Je le hais parce qu'il est
chrétien, — mais surtout parce que, dans sa simplicité vile, — il prête de
l'argent gratis et fait baisser — le taux de l'usance ici, parmi nous, à Ve-
nise. — Si jamais je le tiens dans ma poigne, — j'assouvirai la vieille ran-
cune que je lui garde. — Il hait notre sainte nation ; et il clabau-
de, —²²⁵
dans l'endroit même où se réunissent les marchands, — contre moi,
contre mes opérations, contre mes légitimes profits — qu'il appelle inté-
rêts ! Maudite soit ma tribu, — si je lui pardonne !

BASSANIO

Shylock ! entendez-vous ?

SHYLOCK

— Je calcule ce que j’ai en réserve, — et, d’après une évaluation faite de mémoire, — je ne puis immédiatement réunir le capital — entier de ces trois mille ducats. N’importe ! — Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, — me fournira ce qu’il faut... Mais doucement ; combien de mois — demandez-vous ? 230

SHYLOCK

À Antonio. 235

SHYLOCK

Le bonheur vous garde, bon signor ! — Le nom de Votre Honneur était justement sur nos lèvres.

ANTONIO

— Shylock, bien que je n’aie pas l’usage de prêter ni d’emprunter — à intérêt, — cependant, pour subvenir aux besoins urgents de mon ami, — je romprai une habitude. 240

ANTONIO

À Bassanio.

ANTONIO

Sait-il déjà — combien vous voudriez ?

SHYLOCK

Oui, oui, trois mille ducats.

ANTONIO

— Et pour trois mois.

SHYLOCK

— J'avais oublié... Trois mois, m'avez-vous dit ? — Et puis, votre billet...
Ah ça, voyons... mais... écoutez ! — Vous avez dit, ce me semble, que
vous ne prêtiez, ni n'empruntiez — à intérêt. 245

ANTONIO

Je ne le fais jamais.

SHYLOCK

— Quand Jacob menait paître les moutons de son oncle Laban, — grâce
à ce que fit pour lui sa prudente mère, — ce Jacob était le troisième pa-
triarche — après notre saint Abraham ; oui, il était le troisième. 250

ANTONIO

— Et bien, après ? Prêtait-il à intérêt ?

SHYLOCK

— Non, il ne prêtait pas à intérêt ; pas, comme vous diriez, — positive-
ment à intérêt. Écoutez bien ce que faisait Jacob. — Laban et lui étaient
convenus — que tous les agneaux qui étaient rayés et tachetés — se-
raient le salaire de Jacob. Les brebis, étant en rut, — cherchèrent les bé-
liers à la fin de l'automne ; — tandis que le travail de la génération —
s'accomplissait entre ces bêtes à laine, — le malin berger se mit à me pe-
ler certaines baguettes, — et, au moment de l'œuvre de nature, — les
planta devant les brebis lascives, — lesquelles, concevant alors, mirent
bas, au moment venu, — des agneaux bariolés, et ceux-ci furent pour Ja-
255
260

cob. — C'était là un moyen de profit, et Jacob était béni, — et le profit est bénédiction quand il n'est pas volé.

ANTONIO

— Jacob, monsieur, servait là en vue d'un bénéfice aventureux — qu'il n'était pas en son pouvoir de produire, — mais qui était réglé et créé par la main de Dieu. — Est-ce là un argument pour justifier l'intérêt ? —
Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des bœufs ?

SHYLOCK

— Je ne saurais dire ; je les fais produire aussi vite. — Mais suivez-moi bien, signor...

ANTONIO

Remarquez ceci, Bassanio, — le diable peut citer l'Écriture pour ses fins.
— Une âme mauvaise produisant de saints témoignages — est comme un scélérat à la joue souriante, — une belle pomme pourrie au cœur. —
Oh ! que la fausseté a de beaux dehors !

SHYLOCK

— Trois mille ducats ! c'est une somme bien ronde ! — Trois mois de douze... Voyons quel sera le taux ?

ANTONIO

— Eh bien, Shylock, serons-nous vos obligés ?

ANTONIO

— Je suis bien capable de t'appeler encore de même, — de cracher sur toi encore, de te chasser du pied encore. — Si tu prêtes cet argent, ne le prête pas — comme à un ami ; l'amitié a-t-elle jamais tiré — profit du

stérile métal confié à un ami ? — Non, considère plutôt ce prêt comme
fait à ton ennemi. S'il manque à l'engagement tu auras meilleure figure
— à exiger contre lui la pénalité. 280

SHYLOCK

Ah ! voyez comme vous vous emportez ! — Je voudrais me réconcilier
avec vous, avoir votre affection, — oublier les affronts dont vous m'avez
souillé, — subvenir à vos besoins présents, sans prendre un denier —
d'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre ! — Mon
offre est bienveillante pourtant ! 285

ANTONIO

Ce serait la bienveillance même.

ANTONIO

— Ma foi, j'y consens ; je signerai ce billet — et je dirai que le juif fait
preuve de grande bienveillance. 290

BASSANIO

— Vous ne signerez pas un pareil billet pour moi ; — j'aime mieux rester
dans ma nécessité.

ANTONIO

— Allons ! ne crains rien, l'ami, je n'encours pas cette perte. — Dans
deux mois, c'est-à-dire un mois avant — l'échéance, je compte qu'il me
rentrera — neuf fois la valeur de ce billet. 295

SHYLOCK

— Ô père Abraham ! ce sont bien là les chrétiens ! — La dureté de leurs
propres procédés leur apprend à suspecter les intentions des autres.

SHYLOCK

À Bassanio.

SHYLOCK

Répondez-moi, je vous en prie : — s’il manque à l’échéance, que gagnerai-je — à exiger le dédit ? — Une livre de chair, ôtée d’un homme, — n’est pas aussi estimable ni aussi profitable qu’une livre — de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Je le répète, — c’est pour acheter ses bonnes grâces que je lui offre ce service. — S’il l’accepte, soit ! si non, adieu ! — Mais, de grâce, ne m’outragez pas jusque dans ma bonté.

300

ANTONIO

— Oui, Shylock, je signerai ton billet.

305

SHYLOCK

Il sort.

ANTONIO

Cours, aimable juif. — Cet Hébreu se fera chrétien, il devient bon.

BASSANIO

— Je n’aime pas les plus beaux termes à la pensée d’un coquin.

ANTONIO

— Marchons. Il n’y a ici rien à redouter : — mes navires arrivent un mois avant l’échéance.

310

ANTONIO

Ils sortent.

ANTONIO

‌

SCÈNE IV

(Belmont. Chez Portia.)

PORTIA

— Dans mon choix je ne suis pas uniquement guidée — par l'impression superficielle d'un regard de jeune fille ; — d'ailleurs la loterie de ma destinée — m'ôte la faculté d'un choix volontaire. — Mais si mon père ne
315 m'avait pas astreinte, — par sa sagesse tutélaire, à me donner pour femme — à celui qui m'obtiendra par le moyen que je vous ai dit, — vous, prince renommé, vous auriez autant de titres — que tous ceux que j'ai vus venir ici, — à mon affection.

MAROC

C'est assez pour que je vous rende grâce. — Veuillez donc, je vous prie,
320 me conduire à ces coffrets, — que je tente ma fortune. Par ce cimetière — qui a égorgé le Sophi et un prince persan, — qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, — je suis prêt à foudroyer de mon regard les regards les plus insolents, — et de ma bravoure le plus audacieux courage ; — à arracher les oursins de la mamelle de l'ourse, — et même à
325 insulter le lion rugissant après sa proie, — pour te conquérir, ma dame ! Mais, hélas ! — si Hercule et Lychas jouent aux dés — à qui l'emportera, le plus beau coup — peut tomber par hasard de la main la plus faible, — et Alcide sera battu par son page. — Ainsi pourrais-je, guidé par
330 l'aveugle fortune, manquer ce que peut atteindre un moins digne, — et en mourir de douleur !

MAROC

— J’y consens, allons ! conduisez-moi à ma chance.

PORTIA

— Au temple, d’abord ! Après dîner, — vous tenterez votre hasard.

MAROC

Alors que la fortune me soit bonne ! — Elle peut me faire une existence ou bénie ou maudite !

335

MAROC

Ils sortent. Fanfares de cor.

MAROC

‌

SCÈNE V

(Venise. Une rue.)

GOBBO

Monsieur ! Jeune homme ! c’est à vous que je m’adresse ! Quel est le chemin pour aller chez le maître juif ?

LANCELOT

Ô ciel ! c’est mon père légitime ! Comme il est presque aveugle et qu’il a
la gravelle dans l’œil, il ne me reconnaît pas. Je vais tenter sur lui des
expériences.

340

GOBBO

Mon jeune maître, mon gentilhomme, quel est le chemin, je vous prie, pour aller chez le maître juif ?

LANCELOT

Tournez à main droite, au premier détour, puis, au détour suivant, à main gauche, puis, morbleu ! au prochain détour, ne tournez ni à main droite, ni à main gauche, mais descendez indirectement chez le juif. 345

GOBBO

Par les sentiers de Dieu ! ce sera un chemin difficile à trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure avec lui ou non ? 350

LANCELOT

Parlez-vous du jeune sieur Lancelot ?

LANCELOT

À part.

LANCELOT

Remarquez-moi bien, je vais faire jouer les grandes eaux.

LANCELOT

Haut.

LANCELOT

Parlez-vous du jeune sieur Lancelot ? 355

GOBBO

Ce n'est pas un sieur, monsieur, mais le fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme, excessivement pauvre, mais, Dieu merci, en état de vivre.

LANCELOT

Soit ! que son père soit ce qu'il voudra, nous parlons du jeune sieur Lancelot.

360

GOBBO

De Lancelot, pour vous servir, seigneur !

LANCELOT

Mais, dites-moi, je vous prie, vieillard, ergò , je vous supplie, parlez-vous du jeune sieur Lancelot ?

GOBBO

De Lancelot, n'en déplaise à Votre Honneur.

LANCELOT

Ergò , du sieur Lancelot ! ne parlez pas du sieur Lancelot, père, car le jeune gentilhomme

365

(grâce à la fatalité et à la destinée et autres locutions hétéroclites, grâce aux trois Sœurs et autres branches de la science)

LANCELOT

, est effectivement décédé ; ou, pour parler en termes nets, il est allé au ciel.

GOBBO

Morbleu, Dieu m'en préserve ! Ce garçon était mon unique bâton de vieillesse, mon unique soutien.

370

LANCELOT

Est-ce que j'ai l'air d'un gourdin, d'un poteau, d'un bâton, d'un étai ?
Me reconnaissez-vous, père ?

GOBBO

Hélas ! non, je ne vous reconnais pas, mon jeune gentilhomme ; mais, je vous en prie, dites-moi, mon garçon

(Dieu fasse paix à son âme !)

GOBBO

est-il vivant ou mort ?

375

LANCELOT

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, père ?

GOBBO

Hélas ! monsieur, j'ai la vue trouble, je ne vous reconnais pas.

LANCELOT

Ah ! ma foi, vous auriez vos yeux que, vous risqueriez aussi bien de ne pas me reconnaître ; bien habile est le père qui reconnaît son propre enfant ! Eh bien, vieux, je vais vous donner des nouvelles de votre fils ;
donnez-moi votre bénédiction. La vérité doit se faire jour ; un meurtre

380

ne peut rester longtemps caché, le fils d'un homme le peut, mais, à la fin, la vérité se découvre.

GOBBO

Je vous en prie, monsieur, mettez-vous debout ; je suis sûr que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

385

LANCELOT

Je vous en prie, cessons de batifoler, donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, celui qui était votre garçon, qui est votre fils, qui sera votre enfant.

GOBBO

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT

Je ne sais ce que j'en dois croire ; mais je suis Lancelot, l'homme du juif ; et ce dont je suis sûr, c'est que Marguerite, votre femme, est ma mère.

390

GOBBO

Son nom est Marguerite, en effet. Je puis jurer, si tu es Lancelot, que tu es ma chair et mon sang. Dieu soit béni ! Quelle barbe tu as ! Tu as plus de poils à ton menton que Dobbin, mon limonnier, à sa queue.

395

LANCELOT

Il faut croire alors que la queue de Dobbin pousse à rebours ; je suis sûr qu'il avait plus de poils à la queue que je n'en ai sur la face, la dernière fois que je l'ai vu.

GOBBO

Seigneur ! que tu es changé !... Comment vous accordez-vous, ton maître et toi ? Je lui apporte un présent. Comment vous accordez-vous maintenant ? 400

LANCELOT

Bien, bien. Mais quant à moi, comme j'ai pris la résolution de décamper de chez lui, je ne m'arrêterai pas que je n'ai couru un bon bout de chemin. Mon maître est un vrai juif. Lui donner un présent, à lui ? Donnez-lui une hart. Je meurs de faim à son service ; vous pourriez compter toutes les phalanges de mes côtes. Père, je suis bien aise que vous soyez venu ; donnez-moi ce présent-là à un certain monsieur Bassanio. En voilà un qui donne de magnifiques livrées neuves ! Si je n'entre pas à son service, je veux courir aussi loin que Dieu a de la terre... Ô rare bonheur ! Le voici en personne. Abordez-le, père : car je veux être juif, si je sers le juif plus longtemps. 405 410

BASSANIO

Vous le pouvez, mais hâtez-vous, pour que le souper soit prêt au plus tard à cinq heures. Faites porter ces lettres à leur adresse, faites faire les livrées, et priez Gratiano de venir chez moi incontinent.

BASSANIO

Sort un valet. 415

LANCELOT

Abordez-le, père !

GOBBO

Dieu bénisse votre Excellence !

BASSANTIO

Grand merci ! Me veux-tu quelque chose ?

GOBBO

Voici mon fils, monsieur, un pauvre garçon...

LANCELOT

Non pas un pauvre garçon, monsieur, mais bien le serviteur du riche juif, lequel voudrait, monsieur, comme mon père vous le spécifiera...

420

GOBBO

Il a, comme on dirait, une grande démangeaison de servir...

LANCELOT

Effectivement, le résumé et l'exposé de mon affaire, c'est que je sers le juif et que je désire, comme mon père vous le spécifiera...

GOBBO

Son maître et lui, sauf le respect dû à votre Excellence, ne sont pas tendres cousins...

425

GOBBO

J'ai ici un plat de pigeons que je voudrais offrir à votre Excellence, et ma requête est...

LANCELOT

Bref, la requête est pour moi de grande impertinence, ainsi que votre Excellence l'apprendra par cet honnête vieillard, qui, quoique ce soit moi qui le dise, est pauvre, quoique vieux, et de plus est mon père...

430

BASSANIO

Qu'un de vous parle pour tous deux... Que voulez-vous ?

LANCELOT

Vous servir, monsieur.

GOBBO

Voilà l'unique méfait de notre demande, monsieur.

BASSANIO

— Je te connais bien ; tu as obtenu ta requête. — Shylock, ton maître,
m'a parlé aujourd'hui même — et a consenti à ton avancement, si c'est 435
un avancement — que de quitter le service d'un riche juif pour te mettre
— à la suite d'un pauvre gentilhomme comme moi.

LANCELOT

Le vieux proverbe se partage très-bien entre mon maître Shylock et
vous, monsieur : vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui, il a de 440
quoi.

BASSANIO

— Bien dit... Va, père, avec ton fils. — Va prendre congé de ton vieux
maître, et fais-toi indiquer — ma demeure.

BASSANIO

À ses gens.

BASSANIO

Qu'on lui donne une livrée — plus galonnée qu'à ses camarades. N'y manquez pas. 445

BASSANIO

Il s'entretient à voix basse avec Léonardo.

LANCELOT

Enlevé, mon père !... Ah ! je ne suis pas capable de trouver une place ! Ah ! je n'ai jamais eu de langue dans ma tête !... Bien.

LANCELOT

Regardant la paume de sa main. 450

LANCELOT

Est-il un homme en Italie qui puisse, en jurant sur la Bible, étendre une plus belle paume ?... J'aurai du bonheur : tenez, rien que cette simple ligne de vie

LANCELOT

! Voici une menue ribambelle d'épouses ! Hélas ! quinze épouses, ce n'est rien. Onze veuves, et neuf vierges, c'est une simple mise en train 455 pour un seul homme ; et puis, cette échappée à trois noyades ! et ce péril qui menace ma vie au bord d'un lit de plume !... Ce sont de simples chances !... Allons, si la fortune est ma femme, à ce compte-là c'est une bonne fille... Venez, mon père ; je vais prendre congé du juif en un clin d'œil. 460

LANCELOT

Sortent Lancelot et le vieux Gobbo.

BASSANIO

— Je t'en prie, bon Leonardo, pense à cela. — Quand tu auras tout acheté et tout mis en place, — reviens vite, car je festoie ce soir — mes connaissances les plus estimées. Dépêche-toi, va.

LEONARDO

— J'y mettrai tout mon zèle.

465

GRATIANO

— Où est votre maître ?

LEONARDO

Là-bas, monsieur, il se promène.

LEONARDO

Sort Leonardo.

GRATIANO

— Signor Bassanio...

BASSANIO

Gratiano !

470

GRATIANO

— J'ai une chose à vous demander.

BASSANIO

Vous l’avez obtenue.

GRATIANO

— Vous ne pouvez plus me refuser : il faut que j’aïlle avec vous à Belmont.

BASSANIO

— S’il le faut, soit !... Mais écoute, Gratiano, — tu es trop pétulant, trop brusque, trop tranchant en paroles. — Ces façons-là te vont assez heureusement, — et ne sont pas des défauts pour des yeux comme les nôtres : — mais pour ceux qui ne te connaissent pas, eh bien, elles ont — quelque chose de trop libre. Je t’en prie, prends la peine — de calmer par quelques froides gouttes de modestie — l’effervescence de ton esprit ; sans quoi ta folle conduite — me ferait mal juger aux lieux où Je vais, — et ruinerait mes espérances.

GRATIANO

Signor Bassanio, écoutez-moi : — si vous ne me voyez pas adopter un maintien grave, — parler avec réserve, jurer modérément, — porter dans ma poche des livres de prière, prendre un air de componction, — et, qui plus est, quand on dira les grâces, cacher mes yeux, — comme ceci, avec mon chapeau, et soupirer, et de dire : Amen ! — enfin observer tous les usages de la civilité, — comme un être qui s’est étudié à avoir la mine solennelle — pour plaire à sa grand’mère, ne vous fiez plus à moi !

BASSANIO

— C’est bien, nous verrons comment vous vous comporterez.

GRATIANO

— Ah ! mais je fais exception pour ce soir. Vous ne prendrez pas pour arrhes — ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO

Non, ce serait dommage. — Je vous engagerais plutôt à revêtir — votre plus audacieux assortiment de gaieté, car nous avons — des amis qui se proposent de rire... Sur ce, au revoir ! — J'ai quelques affaires.

495

GRATIANO

— Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres ; mais nous vous rendrons visite à l'heure du souper.

GRATIANO

Ils sortent.

GRATIANO

‌

SCÈNE VI

(Venise. Une chambre chez Shylock.)

JESSICA

— Je suis fâchée que tu quittes ainsi mon père ; — notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, — tu lui dérobaux un peu de son odeur d'ennui ; — mais adieu. Voici un ducat pour toi. — Ah ! Lancelot, tout à l'heure au souper tu verras — Lorenzo, un des convives de ton nouveau

500

maître : — donne-lui cette lettre... secrètement ! — Sur ce, adieu ! Je ne voudrais pas que mon père — me vît causer avec toi.

505

LANCELOT

Adieu !... Les pleurs sont mon seul langage... Ô ravissante païenne, délicieuse juive ! Si un chrétien ne fait pas quelque coquinerie pour te posséder, je serai bien trompé. Mais, adieu ! Ces sottes larmes ont presque noyé mon viril courage. Adieu !

LANCELOT

Il sort.

510

JESSICA

— Porte-toi bien, bon Lancelot. Hélas ! quel affreux péché c'est en moi — que de rougir d'être l'enfant de mon père ! — Mais quoique je sois sa fille par le sang, — je ne la suis pas par le caractère. Ô Lorenzo, — si tu tiens ta promesse, je terminerai toutes ces luttes : — je me ferai chrétienne pour être ta femme bien-aimée.

515

JESSICA

Elle sort.

JESSICA

‌

SCÈNE VII

(Toujours à Venise. Une rue.)

LORENZO

— Oui, nous nous esquiverons pendant le souper ; — nous nous déguiserons chez moi, et nous serons de retour — tous en moins d'une heure.

GRATIANO

Nous n'avons pas fait des préparatifs suffisants.

520

SALARINO

— Nous n'avons pas encore retenu de porte-torche.

SOLANIO

— C'est bien vulgaire, quand ce n'est pas élégamment arrangé ; — il vaut mieux, selon moi, nous en passer.

LORENZO

— Il n'est que quatre heures ; nous avons encore deux heures — pour nous équiper.

525

LORENZO

Ami Lancelot, quelle nouvelle ?

LANCELOT

— S'il vous plaît rompre ce cachet, vous le saurez probablement.

LORENZO

— Je reconnais la main ; ma foi, c'est une jolie main : — elle est plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit, — cette jolie main-là !

GRATIANO

Nouvelle d'amour, sans doute. —

530

LANCELOT

Avec votre permission, monsieur...

LORENZO

Où vas-tu ?

LANCELOT

Pardieu, monsieur, inviter mon vieux maître le juif à souper ce soir chez mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO

— Arrête ; prends ceci... Dis à la gentille Jessica — que je ne lui manquerai pas... Parle-lui en secret ; va.

535

LORENZO

Sort Lancelot.

LORENZO

— Messieurs, — voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir ? Je suis pourvu d'un porte-torche.

SALARINO

— Oui, pardieu ! j'y vais à l'instant.

540

SOLANIO

— Et moi aussi.

LORENZO

Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, — dans une heure d'ici, au logis de Gratiano.

SALARINO

— Oui, c'est bon.

SALARINO

Sortent Salarino et Solanio.

545

GRATIANO

— Cette lettre n'était-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO

— Il faut que je te dise tout ! Elle me mande — le moyen par lequel je dois l'enlever de chez son père, — l'or et les bijoux dont elle s'est munie, — le costume de page qu'elle tient tout prêt. — Si jamais le juif son père va au ciel, — ce sera grâce à sa charmante fille ; — quant à elle, jamais le malheur n'oserait lui barrer le passage, — si ce n'est sous le prétexte — qu'elle est la fille d'un juif mécréant. — Allons, viens avec moi ; lis ceci, chemin faisant : — la belle Jessica sera mon porte-torche !

550

LORENZO

Ils sortent.

LORENZO

‌

555

SCÈNE VIII

(Toujours à Venise. Devant la maison de Shylock.)

SHYLOCK

— Soit ! tu en jugeras par tes yeux, tu verras — la différence entre le vieux Shylock et Bassanio. — Holà, Jessica !... Tu ne pourras plus t'empiffrer — comme tu faisais chez moi... Holà, Jessica !... — ni dormir, ni ronfler, ni mettre en lambeaux ta livrée. — Eh bien ! Jessica, allons !

LANCELOT

Eh bien ! Jessica !

560

SHYLOCK

— Qui te dit d'appeler ? Je ne te dis pas d'appeler. —

LANCELOT

Votre Honneur m'a si souvent répété que je ne savais rien faire sans qu'on me le dise !

JESSICA

— Appelez-vous ? quelle est votre volonté ?

SHYLOCK

— Je suis invité à souper dehors, Jessica : — voici mes clefs... Mais pour-
quoi irais-je ? — Ce n'est pas par amitié qu'ils m'invitent : ils me
flattent ! — J'irai pourtant, mais par haine, pour manger — aux dépens
du chrétien prodigue... Jessica, ma fille, — veille sur ma maison... J'ai
une vraie répugnance à sortir ; il se brasse quelque vilénie contre mon
repos, — car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent. —

565

570

LANCELOT

Je vous en supplie, monsieur, partez ! mon jeune maître est impatienté
de votre présence.

SHYLOCK

Et moi, de la sienne.

LANCELOT

Ils ont fait ensemble une conspiration... Je ne dis pas que vous verrez
une mascarade ; mais si vous en voyez une, cela m'expliquera pourquoi
mon nez s'est mis à saigner le dernier lundi noir

575

LANCELOT

, à six heures du matin, après avoir saigné, il y a quatre ans, le mercredi
des Cendres, dans l'après-midi.

LANCELOT

Je pars en avant, monsieur.

LANCELOT

Bas, à Jessica.

580

LANCELOT

Maîtresse, n'importe, regardez par la fenêtre.

LANCELOT

﻿ Vous verrez passer un chrétien, ﻿ Bien digne de l'œillade d'une juive.

LANCELOT

Sort Lancelot.

SHYLOCK

— Que dit ce niais de la race d'Agar, hein ?

585

JESSICA

— Il me disait : adieu, madame ; voilà tout.

SHYLOCK

— C'est un assez bon drille, mais un énorme mangeur, — lent à la besogne comme un limaçon, et puis dormant le jour — plus qu'un chat sauvage ! Les frelons ne sont pas de ma ruche. — Aussi je me sépare de lui, et je le cède — à certain personnage pour qu'il l'aide à gaspiller — de l'argent emprunté... Allons, Jessica, rentrez ; — peut-être reviendrai-je immédiatement ; — faites comme je vous dis, — fermez les portes sur vous. Bien serré, bien retrouvé ; — c'est un proverbe qui ne rancit pas dans un esprit économe.

590

SHYLOCK

Il sort.

595

JESSICA

— Adieu ; si la fortune ne m'est pas contraire, — nous avons perdu, moi, un père, et vous, une fille.

JESSICA

Elle sort.

JESSICA

‌

SCÈNE IX

(Toujours à Venise.)

GRATIANO

Voici l'auvent sous lequel Lorenzo — nous a priés d'attendre.

600

SALARINO

L'heure est presque passée.

GRATIANO

— C'est merveille qu'il n'arrive pas à l'heure, — car les amants courent toujours en avant de l'horloge.

SALARINO

— Oh ! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite — pour sceller de nouveaux liens d'amour — que pour garder intacte la foi jurée.

605

SALARINO

— Voici Lorenzo... Nous reprendrons cela plus tard.

LORENZO

— Chers amis, pardon de ce long retard : — ce n'est pas moi, ce sont mes affaires qui vous ont fait attendre. — Quand vous voudrez vous faire voleurs d'épouses, — je ferai pour vous une aussi longue faction... Approchez : — ici loge mon père le juif... Holà ! quelqu'un !

610

LORENZO

Jessica paraît à la fenêtre, vêtue en page.

JESSICA

— Qui êtes-vous ? dites-le-moi, pour plus de certitude, — bien que je puisse jurer que je reconnais votre voix.

LORENZO

— Lorenzo, ton amour !

JESSICA

— Lorenzo, c'est certain ; mon amour, c'est vrai. — Car qui aimé-je autant ? Mais maintenant, qui sait, — hormis vous, Lorenzo, si je suis votre amour ?

615

LORENZO

— Le ciel et tes pensées sont témoins que tu l'es.

LORENZO

jessica, , jetant un coffret.

LORENZO

— Descendez, car il faut que vous portiez ma torche.

620

JESSICA

— Quoi ! faut-il que je tienne la chandelle à ma honte ? — Celle-ci est déjà d'elle-même trop, bien trop visible. — Quoi ! mon amour, vous me donnez les fonctions d'éclaireur — quand je devrais me cacher !

LORENZO

N'êtes-vous pas cachée, ma charmante, — sous ce gracieux costume de page ? — Mais venez tout de suite : — car la nuit close est fugitive, — et nous sommes attendus à souper chez Bassanio.

625

JESSICA

— Je vais fermer les portes, me dorer — encore de quelques ducats, et je suis à vous.

JESSICA

Elle quitte la fenêtre.

GRATIANO

— Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

630

LORENZO

— Que je sois maudit, si je ne l'aime pas de tout mon cœur ! — Car elle est spirituelle, autant que j'en puis juger ; — elle est jolie, si mes yeux ne me trompent pas ; — elle est fidèle, comme elle me l'a prouvé. — Aussi, comme une fille spirituelle, jolie et fidèle, régnera-t-elle constamment sur mon cœur.

635

LORENZO

— Ah ! te voilà venue ?... En avant, messieurs, partons ; — nos camarades nous attendent déjà sous leurs masques.

LORENZO

Il sort avec Jessica et Salarino.

ANTONIO

— Qui est là ?

GRATIANO

Le signor Antonio ?

640

ANTONIO

— Fi ! fi ! Gratiano ! où sont tous les autres ? — Il est neuf heures, tous nos amis vous attendent : — pas de mascarade ce soir. Le vent s'est levé ; — Bassanio va s'embarquer immédiatement. — J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO

— Je suis bien aise de cela ; mon plus cher désir — est d'être sous voile et parti ce soir.

645

GRATIANO

Ils sortent.

GRATIANO

‌

SCÈNE X

(Belmont. Dans le palais de Portia.)

PORTIA

— Allons ! qu'on tire les rideaux et qu'on fasse voir — les divers coffrets
à ce noble prince !

650

PORTIA

Au prince de Maroc.

PORTIA

— Maintenant, faites votre choix.

MAROC

— Le premier est d'or et porte cette inscription :

MAROC

Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

MAROC

— Le second, tout d'argent, est chargé de cette promesse :

655

MAROC

Qui me choisit, obtiendra tout ce qu'il mérite.

MAROC

— Le troisième, de plomb grossier, a une devise brute comme son métal.

MAROC

Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.

MAROC

— Comment saurai-je si je choisis le bon ?

PORTIA

— L'un d'eux contient mon portrait, prince ; — si vous le prenez, moi aussi, je suis à vous !

660

MAROC

— Qu'un Dieu dirige mon jugement ! Voyons. — Je vais relire les inscriptions. — Que dit ce coffret de plomb ?

MAROC

Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.

MAROC

— Tout donner... Pour quoi ? Pour du plomb ! tout hasarder pour du plomb ! — Ce coffret menace. Les hommes qui hasardent tout — ne le font que dans l'espoir d'avantages suffisants. — Une âme d'or ne se laisse pas éblouir par un métal de rebut ; — je ne veux donc rien donner, rien hasarder pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale ?

665

670

MAROC

Qui me chérit, obtiendra ce qu'il mérite.

MAROC

— Ce qu'il mérite ?... Arrête un peu, Maroc, — et pèse ta valeur d'une main impartiale ; — si tu es estimé d'après ta propre appréciation, — tu es assez méritant, mais être assez méritant — cela suffit-il pour prétendre à cette beauté ? — Et pourtant douter de mon mérite, — ce serait, de ma part, un désistement pusillanime. — Ce que je mérite ? Mais c'est elle ! — Je la mérite par ma naissance, par ma fortune, — par mes grâces, par les qualités de l'éducation — et surtout par mon amour !... — Voyons ; si, sans m'aventurer plus loin, je fixais ici mon choix ?... — Li-sons encore une fois la sentence gravée dans l'or :

680

MAROC

Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

MAROC

— Eh ! c'est cette noble dame ! Tout le monde la désire : — des quatre coins du monde, on vient — baiser la châsse de la sainte mortelle qui respire ici. — Les déserts de l'Hyrcanie, les vastes solitudes — de l'immense Arabie, sont maintenant autant de grandes routes — frayées par les princes qui visitent la belle Portia ! — L'empire liquide, dont la crête ambitieuse — crache à la face du ciel, n'est pas une barrière — qui arrête les soupirants lointains : tous la franchissent, — comme un ruisseau, pour voir la belle Portia. — Un de ces trois coffrets contient sa céleste image. — Est-il probable que ce soit celui de plomb ? Ce serait un sacrilège — d'avoir une si basse pensée : ce serait trop brutal — de tendre pour elle un suaire dans cet obscur tombeau !... Croirai-je qu'elle est murée dans cet argent, — dix fois moins précieux que l'or pur ? — Ô coupable pensée ! Il faut à une perle si riche — au moins une monture d'or. Il est en Angleterre — une monnaie d'or sur laquelle la figure d'un ange — est gravée

685

690

695

MAROC

, mais c'est à la surface qu'elle est sculptée, — tandis qu'ici c'est intérieurement, dans un lit d'or, — qu'un ange est couché. Remettez-moi la clef. — Je choisis celui-ci, advienne que pourra.

PORTIA

— Voici la clef, prenez-la, prince, et, si mon image est là, — je suis à vous.

700

PORTIA

Il ouvre le coffret d'or.

MAROC

Ô enfer ! qu'avons-nous là ? — Un squelette, dans l'œil duquel — est roulé un grimoire. Lisons-le :

MAROC

Tout ce qui luit n'est pas or. Vous l'avez souvent entendu dire ; Bien des hommes ont vendu leur vie, Rien que pour me contempler :

705

MAROC

Les tombes dorées renferment des vers. Si vous aviez été aussi sage que hardi, Jeune de corps et vieux de jugement, Votre réponse n'aurait pas été sur ce parchemin. Adieu : recevez ce froid congé.

MAROC

— Bien froid, en vérité. Peines perdues ! — Adieu donc, brûlante flamme ! Salut, désespoir glacé. — Portia, adieu, j'ai le cœur trop affligé — pour prolonger un pénible arrachements Ainsi partent les perdants.

710

MAROC

Il sort.

PORTIA

— Charmant débarras !... Fermez les rideaux, allons ! — Puissent tous ceux de sa couleur me choisir de même !

715

PORTIA

Tous sortent.

PORTIA

‌

SCÈNE XI

(Venise. Une rue.)

SALARINO

— Oui, mon brave, j'ai vu Bassanio mettre à la voile ; — Gratiano est parti avec lui. — Et je suis sûr que Lorenzo n'est pas sur leur navire.

SOLANIO

— Ce coquin de juif a par ses cris éveillé le doge, — qui est sorti avec lui⁷²⁰ pour fouiller le navire de Bassanio.

SOLANIO

— Je n'ai jamais entendu fureur aussi désordonnée, aussi étrange, aussi extravagante, aussi incohérente — que celle que ce chien de juif exhalait

dans les rues : — Ma fille !... ô mes ducats !... ô ma fille ! — Enfuie avec un chrétien !... oh ! mes ducats chrétiens ! — Justice ! La loi !... mes ducats et ma fille ! — Un sac plein, deux sacs pleins de ducats, — de doubles ducats, à moi volés par ma fille !... — Et des bijoux !... deux bourses, pleines des plus précieux bijoux, — volées par ma fille !... Justice ! qu'on retrouve la fille ! — Elle a sur elle les bourses et les ducats !

725

SALARINO

— Aussi, tous les enfants de Venise le suivent — en criant : Ohé ! sa fille, sa bourse et ses ducats !

730

SOLANIO

— Que le bon Antonio soit exact à l'échéance ; — sinon, il payera pour tout cela.

SALARINO

Pardieu ! vous m'y faites songer : — un Français avec qui je causais hier — me disait que, dans les mers étroites qui séparent — la France et l'Angleterre, il avait péri — un navire de notre pays, richement chargé. — J'ai pensé à Antonio quand il m'a dit ça, — et j'ai souhaité en silence que ce ne fût pas un des siens.

735

SOLANIO

— Vous ferez très-bien de dire à Antonio ce que vous savez ; — mais pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

740

SOLANIO

Je crois qu'il n'aime cette vie que pour Bassanio. — Je t'en prie, allons le trouver, — et secouons la mélancolie qu'il couve — par quelque distraction.

SALARINO

Oui, allons.

SALARINO

Ils sortent.

745

SALARINO

‌

SCÈNE XII

(Belmont. Dans le palais de Portia.)

NÉRISSE

— Vite ! vite ! tire les rideaux sur-le-champ, je te prie ; — le prince d'Aragon a prêté serment — et vient faire son choix à l'instant même.

NÉRISSE

Fanfares de cors. Entrent le prince d' Aragon, Portia et leur suite.

ARAGON

— Mon serment m'enjoint trois choses : — d'abord, de ne jamais révéler
à personne — quel coffret j'ai choisi ; puis, si je manque — le bon coffret,
de ne jamais — courtiser une fille en vue du mariage ; enfin, — si
j'échoue dans mon choix, — de vous quitter immédiatement et de partir.

750

PORTIA

— Ce sont les injonctions auxquelles jure d’obéir — quiconque court le hasard d’avoir mon indigne personne.

755

ARAGON

— J’y suis préparé. Que la fortune réponde — aux espérances de mon cœur !... Or, argent et plomb vil.

ARAGON

Qui me choisit doit donner et hasarder tout ce qu’il a.

ARAGON

— Tu auras plus belle mine, avant que je donne ou hasarde rien pour toi ! — Que dit la cassette d’or ? Ha ! voyons !

760

ARAGON

Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d’hommes désirent.

ARAGON

Qui me choisit, obtiendra ce qu’il mérite.

ARAGON

— Bien dit. Qui en effet voudrait — duper la fortune en obtenant des honneurs — auxquels manquerait le sceau du mérite ? que nul n’ait la présomption — de revêtir une dignité dont il est indigne ! — Ah ! si les empires, les grades, les places — ne s’obtenaient pas par la corruption, si les honneurs purs — n’étaient achetés qu’au prix du mérite, — que de gens qui sont nus seraient couverts, — que de gens qui commandent seraient commandés ! Quelle ivraie de bassesse on séparerait — du bon

765

grain de l'honneur ! Et que de germes d'honneur, — glanés dans le fumier et dans le rebut du temps, — seraient mis en lumière !... Mais faisons notre choix. 770

ARAGON

Qui me choisit, obtiendra ce qu'il mérite.

ARAGON

— Je prends ce que je mérite. Donnez-moi la clef de ce coffret, — que j'ouvre ici la porte à ma fortune ! 775

ARAGON

Il ouvre le coffret d'argent.

PORTIA

— Ce que vous y trouvez ne valait pas cette longue pause.

ARAGON

— Que vois-je ? Le portrait d'un idiot grimaçant — qui me présente une cédule ! je vais la lire. — Que tu ressembles peu à Portia ! — Que tu ressembles peu à ce que j'espérais, à ce que je méritais ! 780

ARAGON

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

ARAGON

— Ne méritais-je rien de plus qu'une tête de niais ? — Est-ce là le juste prix de mes mérites ?

PORTIA

— La place du coupable n'est pas celle du juge : — ces deux rôles sont de nature opposée.

785

ARAGON

— Qu'y a-t-il là ?

ARAGON

Le feu m'a éprouvé sept fois ; Sept fois éprouvé doit être le jugement Qui n'a jamais mal choisi. Il est des gens qui n'embrassent que des ombres ; Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur. Il est ici-bas, je le sais, des sots Qui ont, comme moi, le dehors argenté. Menez au lit l'épouse que vous voudrez, Je serai toujours la tête qui vous convient. Sur ce, partez : vous êtes expédié.

790

ARAGON

— Plus je tarderai ici, plus j'y ferai sotte figure. — J'étais venu faire ma cour avec une tête de niais, — mais je m'en vais avec deux. — Adieu, charmante ! Je tiendrai mon serment, — et supporterai patiemment mon malheur.

795

ARAGON

Sort le prince d'Aragon avec sa suite

PORTIA

— Ainsi, le phalène s'est brûlé à la chandelle. — Oh ! les sots raisonnurs ! Quand ils se décident, — ils ont l'esprit de tout perdre par leur sagesse.

800

NÉRISSE

— Ce n'est point une hérésie que le vieux proverbe : pendaison et mariage, questions de destinée !

PORTIA

— Allons ! ferme le rideau, Nérissa.

MESSAGER

— Où est madame ?

PORTIA

— Ici ; que veut monseigneur ?

805

PORTIA

— Assez, je te prie. J'ai à moitié peur — que tu ne dises bientôt qu'il est de tes parents, — quand je te vois dépenser à le louer ton esprit des grands jours. — Viens, viens, Nérissa ; car il me tarde de voir — ce rapide courrier de Cupido, qui arrive si congrûment.

NÉRISSE

— Veuillez, seigneur Amour, que ce soit Bassanio !

810

NÉRISSE

Tous sortent.

NÉRISSE

‌

SCÈNE XIII

(Une rue de Venise.)

SOLANIO

Maintenant quelles nouvelles sur le Rialto ?

SOLANIO

Je voudrais qu'elle fût aussi menteuse que la plus fourbe commère qui ait jamais grignoté pain d'épices ou fait croire à ses voisins qu'elle pleu-⁸¹⁵rait la mort d'un troisième mari. Mais, pour ne pas glisser dans le prolix et ne pas obstruer le grand chemin de la simple causerie, il est trop vrai que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh ! que ne trouvé-je une épithète digne d'accompagner son nom !...

SALARINO

Allons ! achève ta phrase.

820

SOLANIO

Hein ? que dis-tu ?... Eh bien, pour finir, il a perdu un navire.

SALARINO

Dieu veuille que ce soit là la fin de ses pertes !

SOLANIO

Que je dise vite Amen ! de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière : car le voici qui arrive sous la figure d'un juif...

SOLANIO

Eh bien, Shylock ? Quelles nouvelles parmi les marchands ?

825

SHYLOCK

Vous avez su, mieux que personne, la fuite de ma fille ?

SALARINO

Cela est certain. Pour ma part, je sais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SHYLOCK

Elle est damnée pour cela.

SALARINO

C'est certain, si elle a le diable pour juge.

830

SHYLOCK

Ma chair et mon sang se révolter ainsi !

SALARINO

Fi, vieille charogne ! le devraient-ils à ton âge ?

SHYLOCK

Je parle de ma fille qui est ma chair et mon sang.

SALARINO

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; entre ton sang et le sien qu'entre le vin rouge et le vin du Rhin... Mais, dites-nous, savez-vous si Antonio a fait, ou non, des pertes sur mer ?

835

SHYLOCK

Encore un mauvais marché pour moi ! Un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine montrer sa tête sur le Rialto ! Un mendiant qui d'habitude venait se prélasser sur la place !... Gare à son billet ! Il avait 840 coutume de m'appeler usurier. Gare à son billet ! Il avait coutume de prêter de l'argent par courtoisie chrétienne. Gare à son billet !

SALARINO

Bah ! je suis sûr que, s'il n'est pas en règle, tu ne prendras pas sa chair. À quoi serait-elle bonne ?

VALET

Messieurs, mon maître Antonio est chez lui et désire vous parler à tous 845 deux.

SALARINO

Nous l'avons cherché de tous côtés.

SOLANIO

En voici un autre de la tribu ! On n'en trouverait pas un troisième de leur trempe, à moins que le diable lui-même ne se fit juif.

SOLANIO

Sortent Solanio, Salarino et le valet.

850

SHYLOCK

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes ? As-tu trouvé ma fille ?

TUBAL

J'ai entendu parler d'elle en maint endroit, mais je n'ai pas pu la trouver.

SHYLOCK

Allons, allons, allons, allons ! Un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats, perdu ! Jusqu'à présent la malédiction n'était pas tombée sur notre nation ; je ne l'ai jamais sentie qu'à présent... Deux mille ducats que je perds là, sans compter d'autres bijoux précieux, bien précieux ! Je voudrais ma fille là, à mes pieds, morte, avec les bijoux à ses oreilles ! Je la voudrais là ensevelie, à mes pieds, avec les ducats dans son cercueil !... Aucune nouvelle des fugitifs ! Non, aucune !... Et je ne sais pas ce qu'ont coûté toutes les recherches. Oui, perte sur perte ! Le voleur parti avec tant ; tant pour trouver le voleur ! Et pas de satisfaction, pas de vengeance ! Ah ! il n'y a de malheurs accablants que sur mes épaules, de sanglots que dans ma poitrine, de larmes que sur mes joues !

855

860

865

SHYLOCK

Il pleure.

TUBAL

Si fait, d'autres hommes ont du malheur aussi. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes...

SHYLOCK

Quoi ! quoi ! quoi ! un malheur ? un malheur ?

TUBAL

A perdu un galion, venant de Tripoli.

870

SHYLOCK

Je remercie Dieu, je remercie Dieu ! Est-ce bien vrai ? Est-ce bien vrai ?

TUBAL

J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK

Je te remercie, bon Tubal !... Bonne nouvelle ; bonne nouvelle. Ha ! ha !
Où ça ? à Gênes ?

TUBAL

Votre fille a dépensé à Gênes, m'a-t-on dit, quatre-vingts ducats en une nuit ! 875

SHYLOCK

Tu m'enfonces un poignard... Je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats d'un coup ! quatre-vingts ducats !

TUBAL

Il est venu avec moi à Venise des créanciers d'Antonio qui jurent qu'il ne peut manquer de faire banqueroute. 880

SHYLOCK

J'en suis ravi. Je le harcèlerai, je le torturerai ; j'en suis ravi.

TUBAL

Un d'eux m'a montré une bague qu'il a eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK

Malheur à elle ! Tu me tortures, Tubal : c'était ma turquoise ! Je l'avais eue de Lia, quand j'étais garçon : je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes.

885

TUBAL

Mais Antonio est ruiné, certainement.

SHYLOCK

Ils sortent.

SHYLOCK

‌

SCÈNE XIV

(Le palais de Portia à Belmont.)

BASSANIO

Laissez-moi choisir, — car, dans cet état, je suis à la torture.

PORTIA

— À la torture, Bassanio ? Alors avouez — quelle trahison est mêlée à votre amour.

890

BASSANIO

— Aucune, si ce n'est cette affreuse trahison de la défiance — qui me fait craindre pour la possession de ce que j'aime. — Il y a autant d'affinité et

de rapport — entre la neige et la flamme qu’entre la trahison et mon amour.

895

PORTIA

— Oui, mais je crains que vous ne parliez comme un homme que la torture force à parler.

BASSANIO

— Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA

— Eh bien alors, confessez et vivez.

BASSANIO

En me disant : confessez et aimez, — vous auriez résumé toute ma confession. — Ô délicieux tourment où ma tourmenteuse — me suggère des réponses pour la délivrance ! — Allons ! menez-moi aux coffrets et à ma fortune.

900

PORTIA

La musique commence. Tandis que Bassanio considère les coffrets, on chante la chanson suivante !

905

PORTIA

Dis-moi où siège l’amour : Dans le cœur ou dans la tête ? Comment naît-il et se nourrit-il ? Réponds, réponds. Il est engendré dans les yeux, Se nourrit de regards, et meurt Dans le berceau où il repose. Son-nous tous le glas de l’amour. J’entonne. Ding, dong, vole !

910

Tous

﻿ Ding, dong, vole !

BASSANIO

Montrant le coffret d'argent.

BASSANIO

— Ni de toi, non plus, pâle et vulgaire agent — entre l'homme et l'homme... Mais toi ! toi, maigre plomb, — qui fais une menace plutôt qu'une promesse, — ta simplicité m'émeut plus que l'éloquence, — et je te choisis, moi ! Que mon bonheur en soit la conséquence ! 915

BASSANIO

Que vois-je ici ? — le portrait de la belle Portia ! Quel demi-dieu — a approché à ce point de la création ? Ces yeux remuent-ils — ou est-ce parce qu'ils agitent mes prunelles — qu'ils me semblent en mouvement ? Voici des lèvres entr'ouvertes — que traverse une haleine de miel ; jamais barrière si suave — ne sépara si suaves amis. Ici, dans ces cheveux, — le peintre, imitant Arachné, a tissé — un réseau d'or où les cœurs d'hommes se prennent plus vite — qu'aux toiles d'araignée les cousins ! Mais ces yeux !... — Comment a-t-il pu voir pour les faire ? Un seul achevé — suffisait, ce me semble, pour ravir ces deux yeux, à lui, — et l'empêcher de finir. Mais voyez, autant — la réalité de mon enthousiasme calomnie cette ombre — par ses éloges insuffisants, autant cette ombre — se traîne péniblement loin de la réalité... Voici l'écriteau qui contient et résume ma fortune : 920
925

BASSANIO

À vous qui ne choisissez pas sur l'apparence, Bonne chance ainsi qu'heureux choix ! Puisque ce bonheur vous arrive, Soyez content, n'en 930

cherchez pas d'autre ; Si vous en êtes satisfait Et si votre sort fait votre bonheur, Tournez-vous vers votre dame Et réclamez-la par un tendre baiser.

BASSANIO

— Charmant écriteau ! Belle dame, avec votre permission...

935

BASSANIO

Il l'embrasse.

PORTIA

— Vous me voyez ici, seigneur Bassanio, — telle que je suis. Pour moi seule, — je n'aurais pas l'ambitieux désir — d'être beaucoup mieux que je ne suis. Mais pour vous, — je voudrais tripler vingt fois ce que je vaux, — être mille fois plus belle, dix mille fois — plus riche — et, rien que pour grandir dans votre estime, — avoir, en vertus, en beautés, en fortune, en amis, — un trésor incalculable. Mais la somme de ce que je suis — est une médiocre somme : à l'évaluer en gros, — vous voyez une fille sans savoir, sans acquis, sans expérience — heureuse d'être encore d'âge à apprendre, plus heureuse — d'être née avec assez d'intelligence pour apprendre, — heureuse surtout de confier — son docile esprit à votre direction, — ô mon seigneur, mon gouverneur, mon roi ! — Moi et ce qui est mien, tout — est vôtre désormais. Naguère, j'étais le seigneur — de cette belle résidence, le maître de mes gens, — la reine de moi-même : et maintenant, au moment où je parle, — cette maison, ces gens et moi-même, — vous avez tout, mon seigneur. Je vous donne tout avec cette bague. — Gardez-la bien ! Si vous la perdiez ou si vous la donniez, — cela présagerait la ruine de votre amour — et me donnerait motif de récriminer contre vous.

940

945

950

NÉRISSE

— Mon seigneur et madame, voici le moment pour nous — spectateurs 955
qui avons vu nos vœux s’accomplir, — de crier : Bonheur ! Bonheur à
vous, mon seigneur et madame !

GRATIANO

— Mon seigneur Bassanio et vous, ma gentille dame, — je vous souhaite
tout le bonheur que vous pouvez souhaiter, — car je suis sûr que vos
souhais ne s’opposent pas à mon bonheur. — Le jour où Vos Excel- 960
lences comptent solenniser — l’échange de leur foi, je les en conjure, —
qu’elles me permettent de me marier aussi.

BASSANIO

— De tout mon cœur, si tu peux trouver une femme.

GRATIANO

— Je remercie Votre Seigneurie ; vous m’en avez trouvé une. — Mes
yeux sont aussi prompts que les vôtres, mon seigneur. — Vous voyiez la 965
maîtresse, j’ai regardé la suivante. — Vous aimiez, j’ai aimé ; car les dé-
lais — ne sont pas plus de mon goût, seigneur, que du vôtre. — Votre
fortune était dans ces coffrets que voilà, — la mienne aussi, comme
l’événement le prouve. — J’ai sué sang et eau pour plaire, — je me suis
desséché le palais à prodiguer — les serments d’amour, et enfin, si cette 970
promesse est une fin, — j’ai obtenu de cette belle la promesse — qu’elle
m’accorderait son amour, si vous aviez la chance — de conquérir sa maî-
tresse.

PORTIA

Est-ce vrai, Nérissa ?

NÉRISSE

— Oui, madame, si vous y consentez.

975

BASSANIO

— Et vous, Gratiano, êtes-vous de bonne foi ?

GRATIANO

— Oui, ma foi, seigneur.

BASSANIO

— Nos noces seront fort honorées de votre mariage. —

GRATIANO

Nous jouerons avec eux mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSE

Bourse déliée.

980

GRATIANO

— Oui ; on ne peut gagner à ce jeu-là que bourse déliée. — Mais qui vient ici ! Lorenzo et son infidèle ? — Quoi ! mon vieil ami de Venise, Solanio !

BASSANIO

— Lorenzo et Solanio, soyez les bienvenus ici ; — si toutefois la jeunesse de mes droits céans — m'autorise à vous souhaiter la bienvenue... Avec
votre permission, — douce Portia, je dis à mes amis et à mes compa-
triotés — qu'ils sont les bienvenus.

985

PORTIA

Je le dis aussi, mon seigneur. — Ils sont tout à fait les bienvenus.

LORENZO

— Je remercie Votre Grâce... Pour ma part, mon seigneur, — mon dessein n'était pas de venir vous voir ici ; — mais Solanio, que j'ai rencontré en route, — m'a tellement supplié de venir avec lui — que je n'ai pu dire non. 990

SOLANIO

C'est vrai, mon seigneur, — et j'avais des raisons pour cela. Le signor Antonio — se recommande à vous.

SOLANIO

Il remet une lettre à Bassanio. 995

BASSANIO

Avant que j'ouvre cette lettre, — dites-moi, je vous prie, comment va mon excellent ami.

SOLANIO

— S'il est malade, seigneur, ce n'est que moralement ; — s'il est bien, ce n'est que moralement. Sa lettre — vous indiquera son état.

GRATIANO

— Nérissa, choyez cette étrangère ; souhaitez-lui la bienvenue. — Votre main, Solanio. Quelles nouvelles de Venise ? — Comment va le royal marchand, le bon Antonio ? Je sais qu'il sera content de notre succès : — nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison. 1000

SOLANIO

— Que n’avez-vous conquis la toison qu’il a perdue !

PORTIA

— Il y a dans cette lettre de sinistres nouvelles — qui ravissent leur couleur aux joues de Bassanio : — sans doute la mort d’un ami cher ! Car rien au monde — ne pourrait changer à ce point les traits — d’un homme résolu. — Quoi ! de pire en pire ! — Permettez, Bassanio, je suis une moitié de vous-même, — et je dois avoir ma large moitié — de ce que ce papier vous apporte.

1010

SOLANIO

Pas un, mon seigneur. — Il paraît en outre que, quand même il aurait — l’argent nécessaire pour s’acquitter, le juif — refuserait de le prendre. Je n’ai jamais vu — d’être ayant forme humaine — s’acharner si avidement à la ruine d’un homme. — Il importune le doge du matin au soir, — et met en question les libertés de l’État — si on lui refuse justice. Vingt marchands, — le doge lui-même et les Magnifiques — du plus haut rang ont tous tenté de le persuader, — mais nul ne peut le faire sortir de ces arguments haineux : — manque de parole, justice, engagement pris.

1015

JESSICA

— Quand j’étais avec lui, je l’ai entendu jurer — devant Tubal et Chus, ses compatriotes, qu’il aimerait mieux avoir la chair d’Antonio — que vingt fois la valeur de la somme — qui lui est due : et je sais, mon seigneur, — que, si la loi, l’autorité et le pouvoir ne s’y opposent, — cela ira mal pour le pauvre Antonio.

1020

PORTIA

— Et c’est votre ami cher qui est dans cet embarras ?

BASSANIO

— Mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, — le cœur le plus disposé,
le plus infatigable — à rendre service, un homme en qui — brille
l'antique honneur romain plus — que chez quiconque respire en Italie. ¹⁰²⁵

PORTIA

Quelle somme doit-il au juif ?

BASSANIO

— Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA

Quoi ! pas davantage ! — Payez-lui-en six mille et déchirez le billet ; —
doublez les six mille, triplez-les, — plutôt qu'un tel ami — perde un che- ¹⁰³⁰
veu par la faute de Bassanio ! — D'abord, venez à l'église avec moi, ap-
pelez-moi votre femme, — et ensuite allez à Venise retrouver votre ami ;
— car vous ne reposerez jamais aux côtés de Portia — avec une âme in-
quiète. Vous aurez de l'or — assez pour payer vingt fois cette petite ¹⁰³⁵
dette ; — quand elle sera payée, amenez ici votre fidèle ami. — Pendant
ce temps, Nérissa, ma suivante, et moi, nous vivrons en un virginal veu-
vage. Allons, venez, — car il vous faut partir le jour de vos noces. —
Faites fête à vos amis, montrez-leur une mine joyeuse : — puisque vous
avez coûté si cher, je vous aimerai chèrement. — Mais lisez-moi la lettre ¹⁰⁴⁰
de votre ami.

BASSANIO

« Doux Bassanio, mes vaisseaux se sont tous perdus ; mes créanciers
deviennent cruels ; ma situation est très-précaire, mon billet au juif est
en souffrance ; et, puisqu'en le payant, il est impossible que je vive,
toutes dettes entre vous et moi sont éteintes, pourvu que je vous voie ¹⁰⁴⁵

avant de mourir ; néanmoins, suivez votre fantaisie ; si ce n'est pas votre amitié qui vous décide à venir, que ce ne soit pas ma lettre ! »

PORTIA

— Ô mon amour, terminez vite vos affaires et partez.

BASSANIO

— Puisque vous me donnez la permission de partir, — je vais me hâter : mais d'ici à mon retour, aucun lit ne sera coupable de mon retard, — au-
cun repos ne s'interposera entre vous et moi. 1050

BASSANIO

Tous sortent.

BASSANIO

‌

SCÈNE XV

(Venise. Une rue.)

SHYLOCK

— Geôlier, ayez l'œil sur lui... Ne me parlez pas de pitié... — Voilà l'imbécile qui prêtait de l'argent gratis ! — Geôlier, ayez l'œil sur lui. 1055

ANTONIO

Pourtant écoute-moi, bon Shylock.

SHYLOCK

— Je réclame mon billet : ne me parle pas contre mon billet, j'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien sans motif ; — eh bien ! puisque je suis chien, prends garde à mes crocs. — Le doge me fera justice. Je m'étonne, — mauvais geôlier, que tu sois assez faible — pour sortir avec lui sur sa demande.

1060

ANTONIO

— Je t'en prie, écoute-moi.

SHYLOCK

Sort Shylock.

SALARINO

— C'est le matin le plus inexorable — qui ait jamais frayé avec des hommes.

1065

ANTONIO

Laissons-le ; — je ne le poursuivrai plus d'inutiles prières. — Il en veut à ma vie ; je sais sa raison : — j'ai souvent sauvé de ses poursuites — bien des gens qui m'ont imploré ; — voilà pourquoi il me hait.

SALARINO

Je suis sûr que le doge — ne tiendra pas cet engagement pour valable.

ANTONIO

— Le doge ne peut arrêter le cours de la loi. — Les garanties que les étrangers trouvent — chez nous à Venise ne sauraient être suspendues — sans que la justice de l'État soit compromise — aux yeux des mar-

1070

chands de toutes nations dont le commerce — fait la richesse de la cité. Ainsi, advienne que pourra ! Ces chagrins et ces pertes m’ont tellement exténué — que c’est à peine si j’aurai une livre de chair — à livrer, demain, à mon sanglant créancier. — Allons, geôlier, en avant !... Dieu 1075
 veuille que Bassanio vienne — me voir payer sa dette, et le reste m’importe peu.

ANTONIO

Ils sortent.

ANTONIO

‌ 1080

SCÈNE XVI

(Belmont. Dans le palais de Portia.)

LORENZO

— Je n’hésite pas, madame, à le dire en votre présence, — vous avez une idée noble et vraie — de la divine amitié : vous en donnez la plus forte preuve, — en supportant de cette façon l’absence de votre seigneur. — Mais, si vous saviez qui vous honorez ainsi, — à quel vrai gentilhomme vous portez secours, — à quel ami dévoué de mon seigneur votre mari, 1085
 — je suis sûr que vous seriez plus fière de votre œuvre — que vous ne pourriez l’être d’un bienfait ordinaire.

LORENZO

Madame, c’est de tout mon cœur — que j’obéirai à tous vos justes commandements.

PORTIA

— Mes gens connaissent déjà mes intentions : ils vous obéiront à vous et à Jessica — comme au seigneur Bassanio et à moi-même. — Ainsi, portez-vous bien ; au revoir ! 1090

LORENZO

— Que de suaves pensées et d'heureux moments vous fassent cortège !

JESSICA

— Je souhaite à Votre Grâce toutes les satisfactions du cœur !

PORTIA

— Merci de votre souhait ; j'ai plaisir — à vous le renvoyer. Adieu, Jessica. 1095

PORTIA

Sortent Jessica et Lorenzo.

PORTIA

— Maintenant à toi, Balthazar. — Je t'ai toujours trouvé honnête et fidèle : — que je te trouve encore de même ! Prends cette lettre — et fais tous les efforts humains — pour être vite à Padoue ; remets-la — en main propre au docteur Bellario, mon cousin — Puis prends soigneusement les papiers et les vêtements qu'il te donnera, — et rapporte-les, je te prie, avec toute la vitesse imaginable, à l'embarcadère du bac public — qui mène à Venise. Ne perds pas le temps en paroles, — pars ; je serai là avant toi. 1100

1105

BALTHAZAR

— Madame, je pars avec toute la diligence possible.

BALTHAZAR

Il sort.

PORTIA

— Avance, Nérissa. J'ai en main une entreprise — que tu ne connais pas. Nous verrons nos maris — plus tôt qu'ils ne le pensent.

NÉRISSE

Est-ce qu'ils nous verront ?

1110

PORTIA

— Oui, Nérissa, mais sous un costume tel — qu'ils nous croiront pourvues — de ce qui nous manque. Je gage ce que tu voudras — que, quand nous serons l'une et l'autre accoutrées comme des jeunes hommes, — je serai le plus joli cavalier des deux, — et que je porterai la dague de la meilleure grâce. — Tu verras comme je prendrai la voix flûtée qui marque — la transition de l'adolescent à l'homme ; comme je donnerai à notre pas menu — une allure virile ; comme je parlerai querelles — en vraie jeunesse fanfaronne, et quels jolis mensonges je dirai ! — Que d'honorables dames, ayant recherché mon amour, — seront tombées malades et seront mortes de mes rigueurs !... — Pouvais-je suffire à toutes ? Puis je me repentirai, — et je regretterai, au bout du compte, de les avoir tuées. — Et je dirai si bien vingt de ces mensonges mignons — qu'il y aura des gens pour jurer que j'ai quitté l'école — depuis plus d'un an !... J'ai dans l'esprit — mille gentilleses, à l'usage de ces fats, que je veux faire servir.

1115

1120

1125

NÉRISSE

On nous prendra donc pour des hommes ?

PORTIA

Ils sortent.

PORTIA

‌

SCÈNE XVII

(Les jardins de Portia à Belmont.)

LANCELOT

Oui, vraiment : car, voyez-vous, les péchés du père doivent retomber sur les enfants ; aussi, je vous promets que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, et voilà pourquoi j'agite devant vous la matière. Armez-vous donc de courage ; car, vraiment, je vous crois damnée. Il ne reste qu'une espérance en votre faveur, et encore c'est une sorte d'espérance bâtarde.

JESSICA

Et quelle est cette espérance, je te prie ?

1135

LANCELOT

Ma foi, vous pouvez espérer à la rigueur que votre père ne vous a pas engendrée, que vous n'êtes pas la fille du juif.

JESSICA

C'est là, en effet, une sorte d'espérance bâtarde. En ce cas, ce seraient les péchés de ma mère qui seraient visités en moi.

JESSICA

Je serai sauvée par mon mari ; il m'a faite chrétienne.

1140

LANCELOT

Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, juste assez pour pouvoir bien vivre les uns à côté des autres. Cette confection de chrétiens va hausser le prix du cochon : si nous devenons tous mangeurs de porc, on ne pourra plus à aucun prix avoir une couenne sur le gril.

1145

JESSICA

Je vais conter à mon mari ce que vous dites, Lancelot ; justement le voici.

LORENZO

Je deviendrai bientôt jaloux de vous, Lancelot, si vous attirez ainsi ma femme dans des coins.

JESSICA

Ah ! vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de nous, Lorenzo. Lancelot et moi, nous sommes mal ensemble. Il me dit nettement qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis fille d'un juif, et il prétend que vous êtes un méchant membre de la république, parce qu'en convertissant les juifs en chrétiens, voushaussez le prix du porc.

1150

LORENZO

J'aurais moins de peine à me justifier de cela devant la république que vous de la rotondité de la négresse. La fille maure est grosse de vous, Lancelot. 1155

LORENZO

Comme le premier sot venu peut jouer sur les mots ! Je crois que bientôt la meilleure grâce de l'esprit sera le silence, et qu'il n'y aura plus de mérite à parler que pour les perroquets. Allons, maraud, rentrez leur dire de se préparer pour le dîner. 1160

LANCELOT

C'est fait, monsieur, ils ont tous appétit.

LORENZO

Bon Dieu ! quel tailleur d'esprit vous êtes ! Dites-leur alors de préparer le dîner.

LANCELOT

Le dîner est prêt aussi : c'est le couvert que vous devriez dire. 1165

LORENZO

Alors, monsieur, voulez-vous mettre le couvert ?

LANCELOT

— Non pas ; ici, je me garde découvert ; je sais ce que je vous dois.

LORENZO

Encore une querelle de mots ! Veux-tu montrer en un instant toutes les richesses de ton esprit ? Comprends donc simplement un langage simple. Va dire à tes camarades qu'ils mettent le couvert sur la table, qu'ils servent les plats et que nous arrivons pour dîner. 1170

LANCELOT

Oui, on va servir la table, monsieur, et mettre le couvert sur les plats, monsieur ; quant à votre arrivée pour dîner, monsieur, qu'il en soit selon votre humeur et votre fantaisie !

LANCELOT

Sort Lancelot. 1175

LORENZO

— Vive la raison ! quelle suite dans ses paroles ! — L'imbécile a campé dans sa mémoire — une armée de bons mots ; et je connais — bien des imbéciles, plus haut placés que lui, — qui en sont comme lui tout cuirassés et qui pour un mot drôle — rompent en visière au sens commun. Comment va ta bonne humeur, Jessica ? — Et maintenant, chère bien-aimée, dis ton opinion : — comment trouves-tu la femme du seigneur Bassanio ? 1180

JESSICA

— Au-dessus de toute expression. Il est bien nécessaire — que le seigneur Bassanio vive d'une vie exemplaire, — car, ayant dans sa femme une telle félicité, — il trouvera sur cette terre les joies du ciel ; — et, s'il ne les apprécie pas sur terre, il est — bien juste qu'il n'aille pas les recueillir au ciel. — Ah ! si deux dieux, faisant quelque céleste gageure, — mettaient pour enjeu deux femmes de la terre, — et que Portia fût l'une 1185

d'elles, il faudrait nécessairement — ajouter quelque chose à l'autre, car ce pauvre monde grossier — n'a pas son égale.

1190

LORENZO

Tu as en moi, — comme mari, ce qu'elle est comme femme.

JESSICA

— Oui-dà ! demandez-moi donc aussi mon opinion là-dessus.

LORENZO

— Je le ferai tout à l'heure ; d'abord allons dîner.

JESSICA

— Nenni, laissez-moi vous louer, tandis que je suis en appétit.

JESSICA

C'est bien, je vais vous démasquer.

1195

JESSICA

Ils sortent.

JESSICA

‌

SCÈNE XVIII

(Venise. Une cour de justice.)

DOGE

— Eh bien, Antonio est-il ici ?

ANTONIO

Aux ordres de Votre Grâce.

DOGE

— J'en suis navré pour toi : tu as à répondre — à un adversaire de pierre,¹²⁰⁰
à un misérable inhumain, — incapable de pitié, dont le cœur sec ne
contient pas — une goutte de sensibilité.

ANTONIO

J'ai appris — que Votre Grâce s'était donné beaucoup de peine pour mo-
dérer — la rigueur de ses poursuites ; mais puisqu'il reste endurci, — et
que nul moyen légal ne peut me soustraire — aux atteintes de sa ran-
cune, j'oppose — ma patience à sa furie ; et je m'arme — de toute la¹²⁰⁵
quiétude de mon âme pour subir — la tyrannie et la rage de la sienne.

DOGE

— Qu'on mande le juif devant la cour !

SOLANIO

— Il attend à la porte ; le voici, monseigneur.

DOGE

— Faites place, qu'il se tienne en face de nous. — Shylock, je crois,¹²¹⁰
comme tout le monde, — que tu n'as voulu soutenir ce rôle de pervers —
que jusqu'à l'heure du dénoûment ; et qu'alors — tu montreras une pitié
et une indulgence plus étranges — que n'est étrange ton apparente

cruauté. — Alors, croit-on, au lieu de réclamer la pénalité, — c'est-à-dire une livre de la chair de ce pauvre marchand, — non-seulement tu renon-¹²¹⁵ceras à ce dédit, — mais encore, touché par la tendresse et par l'affection humaines, — tu le tiendras quitte de la moitié du principal ; — tu considéreras d'un œil de pitié les désastres — qui viennent de fondre sur son dos, — et qui suffiraient pour accabler un marchand royal, — pour arracher la commisération — à des poitrines de bronze, à des cœurs de¹²²⁰ marbre, — à des Turcs inflexibles, à des Tartares n'ayant jamais pratiqué — les devoirs d'une affectueuse courtoisie. — Nous attendons tous une bonne réponse, juif.

BASSANIO

— Ce n'est pas une réponse, homme insensible, — qui excuse l'acharnement de ta cruauté.

1225

SHYLOCK

— Je ne suis pas obligé à te plaire par ma réponse.

BASSANIO

— Est-ce que tous les hommes tuent les êtres qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK

— Est-ce qu'on hait un être qu'on ne veut pas tuer ?

BASSANIO

— Tout grief n'est pas nécessairement de la haine.

SHYLOCK

— Quoi ! voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois ?

1230

BASSANIO

— Pour tes trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK

— Quand chacun de ces six mille ducats serait — divisé en six parties et quand chaque partie serait un ducat — je ne voudrais pas les prendre ; je réclame mon billet.

DOGE

— Quelle miséricorde peux-tu espérer, si tu n'en montres aucune ?

1235

SHYLOCK

— Quel jugement ai-je à craindre, ne faisant aucune infraction ? — Vous avez parmi vous nombre d'esclaves, — que vous employez comme vos ânes, vos chiens et vos mules, — à des travaux abjects et serviles, — parce que vous les avez achetés... Irai-je vous dire : — Faites-les libres ! — Mariez-les à vos enfants ! — Pourquoi suent-ils sous des fardeaux ? Que leurs lits — soient aussi moelleux que les vôtres ! Que des mets comme les vôtres — flattent leur palais ! Vous me répondriez : — Ces esclaves sont à nous... Eh bien, je réponds de même : — La livre de chair que j'exige de lui, — je l'ai chèrement payée : elle est à moi et je la veux. — Si vous me la refusez, fi de vos lois ! — Les décrets de Venise sont sans force ! Je demande la justice ; l'aurai-je ? répondez.

1240

1245

DOGE

— En vertu de mon pouvoir, je puis congédier la cour, — à moins que Bellario, savant docteur — que j'ai envoyé chercher pour déterminer ce cas, — n'arrive aujourd'hui.

SOLANIO

Mon seigneur, il y a là dehors — un messenger nouvellement arrivé de Padoue — avec une lettre du docteur.

1250

DOGE

— Qu'on nous apporte cette lettre ; qu'on appelle le messenger.

BASSANIO

— Rassure-toi, Antonio ! allons, mon cher ! courage encore ! — Le juif aura ma chair, mon sang, mes os, tout, — avant que tu perdes pour moi une seule goutte de sang.

1255

ANTONIO

— Je suis la brebis galeuse du troupeau, — celle qui est bonne à tuer. Le plus faible fruit — tombe à terre le premier ; laissez-moi tomber. — Ce que vous avez de mieux à faire, Bassanio, — c'est de vivre pour faire mon épitaphe.

DOGE

— Vous venez de Padoue, de la part de Bellario ?

1260

NÉRISSE

— Oui, mon seigneur, Bellario salue Votre Grâce.

NÉRISSE

Elle présente une lettre au doge.

BASSANIO

— Pourquoi repasses-tu ton couteau si activement ?

SHYLOCK

— Pour couper ce qui me revient de ce banqueroutier.

SHYLOCK

— Aucune que ton esprit suffise à imaginer.

1265

GRATIANO

— Oh ! soit damné, chien inexorable ! — Et que ta vie accuse la justice !
— Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi — et croire
avec Pythagore — que les âmes des animaux passent — dans les corps
des hommes. Ton esprit hargneux — gouvernait un loup qui fut pendu
pour meurtre d'homme — et dont l'âme féroce, envolée du gibet —
quand tu étais encore dans le ventre de ta mère profane, — s'introduisit
en toi ! tes appétits — sont ceux d'un loup, sanguinaires, voraces et fu-
rieux.

1270

SHYLOCK

— Tant que tes injures ne ratureront pas la signature de ce billet, — tu
ne blesseras que tes poumons à pérorer si fort. — Étaie ton esprit, bon
jeune homme, sinon, il va subir — un irréparable écroulement...
J'attends ici justice.

1275

DOGE

— Cette lettre de Bellario recommande — à la cour un jeune et savant
docteur. — Où est-il ?

NÉRISSE

Il attend tout près d'ici — pour savoir si vous voudrez bien l'admettre.

1280

DOGE

— De tout mon cœur... Que trois ou quatre d'entre vous — sortent et lui fassent jusqu'ici une escorte de courtoisie. — En attendant, la cour entendra la lettre de Bellario.

DOGE

— Vous entendez ce qu'écrit le savant Bellario, — et voici, je suppose, le docteur qui vient.

1285

DOGE

— Donnez-moi votre main. Vous venez de la part du vieux Bellario ?

PORTIA

Oui, mon seigneur.

DOGE

— Vous êtes le bienvenu. Prenez place. — Êtes-vous instruit du différend — qui s'agite présentement devant la cour ?

PORTIA

— Je connais à fond la cause. — Lequel ici est le marchand, et lequel est le juif ?

1290

DOGE

— Antonio, et vous, vieux Shylock, avancez tous deux.

PORTIA

— Votre nom est-il Shylock ?

SHYLOCK

Shylock est mon nom.

PORTIA

— Le procès que vous intentez est d’une étrange nature ; — mais vous
êtes si bien en règle que la loi vénitienne — ne peut pas faire obstacle à
vos poursuites. 1295

PORTIA

À Antonio.

PORTIA

— C’est vous qui êtes à sa merci, n’est-ce pas ?

ANTONIO

— Oui, à ce qu’il dit.

1300

PORTIA

Reconnaissez-vous le billet ?

ANTONIO

— Je le reconnais.

PORTIA

Il faut donc que le juif soit clément.

SHYLOCK

— En vertu de quelle obligation ? Dites-le-moi.

PORTIA

— La clémence ne se commande pas. — Elle tombe du ciel, comme une
pluie douce, — sur le lieu qu'elle domine ; double bienfaisance, — elle
fait du bien à celui qui donne et à celui qui reçoit. — Elle est la puis-
sance des puissances. Elle sied — aux monarques sur leur trône mieux
que leur couronne. — Leur sceptre représente la force du pouvoir tem-
porel ; il est l'attribut d'épouvante et de majesté — dont émanent le res-
pect et la terreur des rois. — Mais la clémence est au-dessus de l'autorité
du sceptre. — Elle trône dans le cœur des rois, — elle est l'attribut de
Dieu même ; — et le pouvoir terrestre qui ressemble le plus à Dieu est —
celui qui tempère la justice par la clémence. Ainsi, juif, — bien que la
justice soit ton argument, considère ceci : — qu'avec la stricte justice,
nul de nous — ne verrait le salut. C'est la clémence qu'invoque la prière,
— et c'est la prière même qui nous enseigne à tous à faire — acte de clé-
mence. Tout ce que je viens de dire est — pour mitiger la justice de ta
cause ; — si tu persistes, le strict tribunal de Venise — n'a plus qu'à pro-
noncer sa sentence contre ce marchand.

1305

1310

1315

1320

SHYLOCK

— Que mes actions retombent sur ma tête ! Je réclame la loi, — la pénalité et le délit stipulé par mon billet.

PORTIA

— Est-ce qu'il n'est pas en état de rembourser l'argent ?

BASSANIO

— Si fait. Je le lui offre ici devant la cour : — je double même la somme.
Si cela ne suffit pas, — je m'obligerai à la payer dix fois, — en donnant
pour gages mes mains, ma tête, mon cœur. — Si cela ne suffit pas, il est
notoire — que c'est la méchanceté qui accable l'innocence. Je vous en
conjure, — foulez une fois la loi sous votre autorité. — Pour rendre la

1325

grande justice, faite une petite injustice, — et domptez le cruel démon de son acharnement.

1330

PORTIA

— Cela ne doit pas être : il n'y a pas de puissance à Venise — qui puisse altérer un décret établi. — Cela serait enregistré comme un précédent ; — et par cet exemple, bien des abus — feraient irruption dans l'État. Cela ne se peut.

SHYLOCK

— C'est un Daniel qui nous est venu pour juge ! oui, un Daniel ! — Ô juge jeune et sage, combien je t'honore !

1335

PORTIA

— Faites-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK

— Le voici, très-révérend docteur ; le voici.

PORTIA

— Shylock, on t'offre ici trois fois ton argent.

SHYLOCK

— Un serment ! un serment ! J'ai un serment au ciel ! — Mettrai-je le parjure sur mon âme ? — Non, pas pour tout Venise.

1340

SHYLOCK

— Quand il sera payé conformément à sa teneur ! — On voit que vous êtes un juge émérite ; — vous connaissez la loi ; votre exposition — a été péremptoire ; je vous somme, au nom de la loi — dont vous êtes le digne

pilier, — de procéder au jugement. Je jure sur mon âme — qu'il n'est au ¹³⁴⁵
pouvoir d'aucune langue humaine — de m'ébranler. Je m'en tiens à mon
billet.

ANTONIO

— Je supplie instamment la cour — de rendre son jugement.

PORTIA

Eh bien ! le voici.

PORTIA

À Antonio.

1350

PORTIA

— Il faut offrir votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK

— Ô noble juge ! ô excellent jeune homme !

PORTIA

— Car la glose et l'esprit de la loi — agréent tout à fait avec la pénalité —
stipulée clairement dans ce billet.

SHYLOCK

— C'est très-vrai ! Ô juge sage et équitable ! — Combien tu es plus vieux ¹³⁵⁵
que tu ne le parais !

PORTIA

— Ainsi, mettez à nu votre sein.

SHYLOCK

Oui, sa poitrine : — le billet le dit. N'est-ce pas, noble juge ? — Tout près de son cœur, ce sont les propres termes.

PORTIA

— Exactement. Y a-t-il ici une balance pour peser — la chair ?

1360

SHYLOCK

J'en ai une toute prête.

PORTIA

— Ayez aussi un chirurgien à vos frais, Shylock, — pour bander ses plaies et empêcher qu'il ne saigne jusqu'à mourir.

SHYLOCK

— Cela est-il spécifié dans le billet ?

PORTIA

— Cela n'est pas exprimé ; mais n'importe ! — Il serait bon que vous le fissiez par charité.

1365

SHYLOCK

— Je ne trouve pas ; ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA

— Allons, marchand, avez-vous quelque chose à dire ?

BASSANIO

— Antonio, je suis marié à une femme — qui m'est aussi chère que ma vie même ; — mais ma vie même, ma femme, le monde entier — ne sont pas pour moi plus précieux que ta vie ; — je suis prêt à perdre tout, oui, à sacrifier tout — à ce démon que voici, pour te sauver. ¹³⁷⁰

PORTIA

— Votre femme vous remercierait peu, — si elle vous entendait faire une pareille offre.

GRATIANO

— J'ai une femme que j'aime, je le jure ; — eh bien, je voudrais qu'elle fût au ciel, si elle pouvait — décider quelque puissance à changer ce juif hargneux. ¹³⁷⁵

NÉRISSE

— Vous faites bien de le souhaiter en arrière d'elle ; — autrement ce vœu-là mettrait le trouble dans votre ménage.

SHYLOCK

— Voilà bien ces époux chrétiens. J'ai une fille : — plutôt à Dieu qu'elle eût un descendant de Barabbas — pour mari, plutôt qu'un chrétien ! ¹³⁸⁰

SHYLOCK

Haut, à Portia.

SHYLOCK

— Nous gaspillons le temps. Je t'en prie, procède à la sentence.

PORTIA

— Tu as droit à une livre de la chair de ce marchand. — La cour te l'adjudge et la loi te la donne.

1385

SHYLOCK

Ô le juge émérite !

PORTIA

— Et tu dois la couper de son sein ; — la loi le permet, et la cour le concède.

SHYLOCK

— Ô le savant juge ! Voilà une sentence. Allons ! préparez-vous.

PORTIA

— Arrête un peu. Ce n'est pas tout. — Ce billet-ci ne t'accorde pas une goutte de sang. — Les termes exprès sont : une livre de chair . — Prends donc ce qui t'est dû, prends ta livre de chair

1390

PORTIA

; — mais si, en la coupant, tu verses — une seule goutte de sang chrétien, tes terres et tes biens — sont, de par les lois de Venise, confisqués au profit de l'État de Venise.

1395

GRATIANO

— Ô juge émérite ! — Attention, juif !... Ô le savant juge !

SHYLOCK

— Est-ce là la loi ?

PORTIA

Tu verras toi-même le texte. — Puisque tu réclames justice, sois sûr — que tu obtiendras justice, plus même que tu ne le désires.

GRATIANO

— Ô le savant juge !... Attention, juif !... Ô le savant juge !

1400

SHYLOCK

— Alors j'accepte l'offre... Payez-moi trois fois le billet, — et que le chrétien s'en aille.

BASSANIO

Voici l'argent.

PORTIA

Doucement ! — Le juif aura justice complète... Doucement... Pas de hâte ! — Il n'aura rien que la pénalité prévue.

1405

GRATIANO

— Ô juif ! quel juge émérite ! quel savant juge !

PORTIA

— Ainsi, prépare-toi à couper la chair. — Ne verse pas de sang ; ne coupe ni plus ni moins, — mais tout juste une livre de chair. Si tu en prends — plus ou moins que la juste livre, — si tu diminues ou augmentes le poids convenu — ne fût-ce que de la vingtième partie — d'un seul pauvre grain, si même la balance incline — de l'épaisseur d'un cheveu, — tu meurs, et tous tes biens sont confisqués.

1410

GRATIANO

— Un second Daniel ! un Daniel, juif ! Maintenant, infidèle, je te tiens.

PORTIA

— Qu’attends-tu, juif ? Prends ce qui te revient ?

SHYLOCK

— Donnez-moi mon principal, et laissez-moi aller.

1415

BASSANIO

— Je l’ai tout prêt : prends-le.

PORTIA

— Il l’a refusé en pleine cour. — Il n’aura que ce qui lui est dû en stricte justice.

GRATIANO

— Un Daniel, je le répète ! un second Daniel ! — Je te remercie, juif, de m’avoir soufflé ce mot.

1420

SHYLOCK

— Quoi ! je n’aurai pas même mon principal ?

PORTIA

— Tu n’auras rien que le dédit stipulé. — Prends-le à tes risques et périls, juif.

SHYLOCK

— En ce cas, que le diable se charge du remboursement ! — Je ne resterai pas plus longtemps à discuter.

1425

GRATIANO

— Implore la permission de t'aller pendre. — Mais, tes biens faisant retour à l'État, tu n'as plus de quoi acheter une corde ; — il faut donc que tu sois pendu aux frais de l'État.

DOGE

— Pour que tu voies combien nos sentiments diffèrent, — je te fais grâce de la vie avant que tu l'aies demandée. — La moitié de ta fortune est à Antonio, — l'autre moitié revient à l'État ; — mais ton repentir peut encore commuer la confiscation en une amende.

1430

PORTIA

— Soit, pour la part de l'État ; non, pour celle d'Antonio.

SHYLOCK

— Eh ! prenez ma vie et tout, ne me faites grâce de rien. — Vous m'enlevez ma maison en m'enlevant — ce qui soutient ma maison ; vous m'ôtez la vie — en m'ôtant les ressources dont je vis.

1435

PORTIA

— Que lui accorde votre pitié, Antonio ?

GRATIANO

— Une hart gratis, rien de plus, au nom du ciel !

ANTONIO

— Que monseigneur le doge et toute la cour daignent — lui abandonner sans amende la moitié de ses biens. — Je consens ; pourvu qu'il me prête
— à intérêt l'autre moitié, à la restituer, — après sa mort, au gentil-¹⁴⁴⁰
homme — qui dernièrement a enlevé sa fille. — À cette faveur deux conditions : l'une, — c'est qu'il se fera chrétien sur-le-champ ; — l'autre, c'est qu'il fera donation, par acte passé — devant la cour, de tout ce qu'il possédera en mourant — à son fils Lorenzo et à sa fille.

1445

DOGE

— Il fera cela, ou je révoque — la grâce que je viens de lui accorder.

PORTIA

— Y consens-tu, juif ? Que dis-tu ?

SHYLOCK

— J'y consens.

PORTIA

Clerc, dressez l'acte de donation.

SHYLOCK

— Je vous prie de me laisser partir d'ici : — je ne suis pas bien. Envoyez-
moi l'acte, — et je le signerai.¹⁴⁵⁰

DOGE

— Pars, mais ne manque pas de signer.

GRATIANO

— À ton baptême, tu auras deux parrains. — Si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus — pour te mener, non au baptistère, mais à la potence

GRATIANO

!

1455

GRATIANO

Sort Shylock.

DOGE

— Monsieur, je vous conjure de venir dîner chez moi.

DOGE

— Je suis fâché que vos loisirs ne vous laissent pas libre. — Antonio, rétribuez bien ce gentilhomme, — car vous lui êtes, selon moi, grandement obligé.

1460

DOGE

Le doge, les magnifiques et leur suite sortent.

BASSANIO

— Très-digne gentilhomme, mon ami et moi, nous venons d'être soustraits par votre sagesse — à une pénalité cruelle... Comme honoraires, — acceptez les trois mille ducats qui étaient dus au juif ; — nous nous empressons de vous les offrir pour un si gracieux service.

1465

ANTONIO

— Et de plus nous restons vos débiteurs — pour toujours, en affection et dévouement.

PORTIA

— Est bien payé qui est bien satisfait. — Moi, je suis satisfait de vous avoir délivrés, — et par conséquent je me tiens pour bien payé. — Mon âme n'a jamais été plus mercenaire que ça. — Je vous prie seulement de me reconnaître quand nous nous rencontrerons : — je vous souhaite le bonjour, et, sur ce, je prends congé de vous. ¹⁴⁷⁰

BASSANIO

— Cher monsieur, il faut absolument que j'insiste auprès de vous. — Acceptez quelque souvenir de nous, comme tribut, — sinon comme salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie, — l'une, c'est de ne pas me refuser ; l'autre, c'est de me pardonner. ¹⁴⁷⁵

PORTIA

— Vous me pressez si fort que je cède.

PORTIA

À Antonio.

PORTIA

— Donnez-moi vos gants, je les porterai en mémoire de vous.

PORTIA

À Bassanio.

1480

PORTIA

— Et pour l'amour de vous, j'accepterai cet anneau... — Ne retirez pas votre main : je ne prendrai rien de plus ; — votre amitié ne me refusera pas cela.

BASSANIO

— Cet anneau, cher monsieur ! Hélas ! c'est une bagatelle ! — Je serais honteux de vous donner cela.

1485

PORTIA

— Je ne veux avoir que cela ; — et maintenant, voyez-vous, j'en ai la fantaisie.

BASSANIO

— Il a pour moi une importance bien au-dessus de sa valeur. — Je ferai chercher par proclamation — la plus riche bague de Venise, et je vous la donnerai : — quant à celle-ci, je vous prie, excusez-moi.

1490

PORTIA

— Je le vois, monsieur, vous êtes libéral... en offres. — Vous m'avez appris d'abord à mendier ; et maintenant, ce me semble, — vous m'apprenez comment il faut répondre au mendiant.

BASSANIO

— Cher monsieur, cet anneau m'a été donné par ma femme ; — et, quand elle me l'a mis au doigt, elle m'a fait jurer, — de ne jamais ni le vendre, ni le donner, ni le perdre.

1495

PORTIA

— Cette excuse-là économise aux hommes bien des cadeaux. — À moins que votre femme ne fût folle, — sachant combien j’ai mérité cette bague, — elle ne saurait vous garder une éternelle rancune — de me l’avoir donnée. C’est bon. La paix soit avec vous !

1500

PORTIA

Portia et Nérissa sortent.

BASSANIO

— Va, Gratiano, cours et rattrape-le ; donne-lui la bague, et ramène-le, si tu peux, — à la maison d’Antonio. Cours, dépêche-toi.

BASSANIO

Gratiano sort.

BASSANIO

— Allons chez vous de ce pas. — Demain matin de bonne heure, nous volerons tous deux — vers Belmont. Venez, Antonio.

1505

BASSANIO

Ils sortent.

BASSANIO

¶

SCÈNE XIX

(Une rue de Venise.)

PORTIA

— Informe-toi de la demeure du juif ; présente-lui cet acte, — et fais-le-lui signer. Nous partirons ce soir, — et nous serons chez nous un jour avant nos maris. — Cet acte-là sera le bienvenu auprès de Lorenzo. 1510

GRATIANO

— Mon beau monsieur, vous voilà heureusement rattrapé : — monseigneur Bassanio, toute réflexion faite, — vous envoie cette bague, et explore — votre compagnie à dîner.

PORTIA

C'est impossible. — Pour la bague, je l'accepte avec une vive reconnaissance ; — dites-le-lui bien, je vous prie. Ah ! — je vous prie aussi de montrer à mon jeune clerc la maison du vieux juif. 1515

GRATIANO

— Très-volontiers.

NÉRISSE

Monsieur, je voudrais vous dire un mot.

NÉRISSE

Bas. 1520

NÉRISSE

— Je vais voir si je puis obtenir de mon mari — la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA

— Tu l’obtiendras, je te le garantis. Ils nous donneront leur antique parole d’honneur — que c’est à des hommes qu’ils ont offert leurs bagues ;
— mais nous leur tiendrons tête en jurant plus haut qu’eux le contraire. ¹⁵²⁵
— Pars, dépêche-toi ! Tu sais où je t’attends.

NÉRISSE

— Allons, cher monsieur, voulez-vous me montrer cette maison.

NÉRISSE

Ils sortent.

NÉRISSE

‌

SCÈNE XX

(Belmont. Une avenue menant au palais de Portia.)

LORENZO

— La lune resplendit. Dans une nuit pareille à celle-ci, — tandis que le ¹⁵³⁰
suave zéphyr baisait doucement les arbres, — sans qu’ils fissent de
bruit ; dans une nuit pareille, — Troylus a dû monter sur les murs de
Troie — et exhaler son âme vers les tentes grecques — où reposait Cres-
sida !

JESSICA

Dans une nuit pareille, — Thisbé, effleurant la rosée d'un pas timide, —
aperçut l'ombre du lion avant le lion même, — et s'enfuit effarée. 1535

LORENZO

Dans une nuit pareille, — Didon, une branche de saule à la main, se tenait debout — sur la plage déserte et faisait signe à son bien-aimé — de revenir à Carthage.

JESSICA

Dans une nuit pareille, — Médée cueillait les herbes enchantées — qui
rajeunirent le vieil Æson. 1540

LORENZO

Dans une nuit pareille, — Jessica se déroba de chez le juif opulent — et,
avec un amant prodigue, courut de Venise — jusqu'à Belmont.

JESSICA

Et dans une nuit pareille, — le jeune Lorenzo jurait de bien l'aimer, — et
lui dérobait son âme par mille vœux de constance — dont pas un n'était
sincère ! 1545

LORENZO

Et dans une nuit pareille — la jolie Jessica, comme une petite taquine, —
calomniait son amant qui le lui pardonnait.

JESSICA

— Je vous tiendrais tête toute la nuit, si personne ne venait. — Mais,
écoutez ! J'entends le pas d'un homme. 1550

LORENZO

— Qui s'avance si vite dans le silence de la nuit ?

STEPHANO

Un ami.

LORENZO

— Un ami ! Quel ami ? Votre nom, je vous prie, mon ami ?

LORENZO

Qui vient avec elle ?

STEPHANO

— Un saint ermite et sa suivante : voilà tout. — Dites-moi, je vous prie,
si mon maître est de retour. 1555

LORENZO

— Pas encore. Nous n'avons pas eu de ses nouvelles. — Rentrons, je t'en prie, Jessica, et préparons-nous pour recevoir avec quelque cérémonie — la maîtresse de la maison.

LANCELOT

Sol la ! Sol la ! ho ! ha ! ho ! Sol la ! Sol la !

1560

LORENZO

Qui appelle ?

LANCELOT

Sol la ! avez-vous vu maître Lorenzo et dame Lorenzo ? Sol la ! Holà !

LORENZO

Cesse tes holà, l'ami ! Ici.

LANCELOT

Holà ! où ? où ?

LORENZO

Ici.

1565

LANCELOT

Ici. Dites-lui qu'un courrier est arrivé de la part de mon maître, la trompe pleine de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

LANCELOT

Il sort.

LORENZO

Stephano sort.

LORENZO

— Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc ! — Venons nous y asseoir, et que les sons de la musique — glissent jusqu'à nos oreilles !
Le calme, le silence et la nuit conviennent aux accents de la suave harmonie. — Assieds-toi, Jessica. Vois comme le parquet du ciel — est partout incrusté de disques d'or lumineux. — De tous ces globes que tu contemples, — il n'est pas jusqu'au plus petit — qui, dans son mouve-

1570

1575

ment, ne chante comme un ange, — en perpétuel accord avec les chérubins aux jeunes yeux ! — Une harmonie pareille existe dans les âmes immortelles : — mais tant que cette argile périssable la couvre — de son vêtement grossier, nous ne pouvons l'entendre.

LORENZO

Entrent les musiciens.

1580

LORENZO

— Allons ! éveillez Diane par un hymne. — Que vos plus suaves accents atteignent l'oreille de votre maîtresse, et attirez-la chez elle par la musique.

LORENZO

Musique.

JESSICA

— Je ne suis jamais gaie quand j'entends une musique douce.

1585

PORTIA

— Cette lumière que nous voyons brûle dans mon vestibule. — Que ce petit flambeau jette loin ses rayons ! — Ainsi brille une bonne action dans un monde méchant.

NÉRISSE

— Quand la lune brillait, nous ne voyions pas le flambeau.

PORTIA

— Ainsi la plus grande gloire obscurcit la moindre. — Un ministre brille
autant qu'un roi — jusqu'à ce que le roi paraisse : et alors tout son pres-¹⁵⁹⁰

tige — s'évanouit, comme un ruisseau des champs — dans l'immensité des mers... Une musique ! Écoute !

NÉRISSE

— C'est votre musique, madame, celle de la maison.

NÉRISSE

— C'est le silence qui lui donne ce charme, madame.

1595

PORTIA

— Le corbeau chante aussi bien que l'alouette — pour qui n'y fait pas attention, et je crois — que, si le rossignol chantait le jour, — quand les oies croassent, il ne passerait pas — pour meilleur musicien que le roitelet. — Que de choses n'obtiennent qu'à leur saison — leur juste assaisonnement de louange et de perfection ! — Oh, silence ! la lune dort avec Endymion, — et ne veut pas être éveillée !

1600

PORTIA

La musique cesse.

LORENZO

C'est la voix — de Portia ou je me trompe fort !

PORTIA

— Il me reconnaît, comme l'aveugle reconnaît le coucou, — à la vilaine voix.

1605

LORENZO

Chère dame, soyez la bienvenue chez vous.

PORTIA

— Nous venons de prier pour le succès de nos maris, — que nous espérons bien avoir hâté par notre intercession. — Sont-ils de retour ?

LORENZO

Pas encore, madame : — mais il est venu tout à l’heure un courrier — pour signifier leur arrivée.

1610

PORTIA

— Rentre, Nérissa. — Donne à mes gens l’ordre de ne faire — aucune remarque sur notre absence. — N’en parlez pas, Lorenzo ; ni vous, Jessica.

PORTIA

On entend une fanfare.

PORTIA

— Cette nuit me fait simplement l’effet du jour malade : — elle n’est qu’un peu plus pâle. C’est un jour — comme est le jour quand le soleil est caché.

1615

PORTIA

Entrent Bassanio, Antonio, Gratiano et leur suite.

BASSANIO

— Nous aurions le jour en même temps que les antipodes, — si vous apparaissiez toujours en l’absence du soleil.

PORTIA

— Puissé-je être brillante comme la lumière, sans être légère comme elle ! — La légèreté de la femme fait l'accablement du mari : — puisse Bassanio ne jamais être accablé de la mienne ! — Du reste, à la grâce de Dieu !... Soyez le bienvenu chez vous, monseigneur. 1620

BASSANIO

— Je vous remercie, madame. Faites fête à mon ami : — voici Antonio, voici l'homme — auquel je suis si infiniment obligé. 1625

PORTIA

— Vous lui avez, en effet, toutes sortes d'obligations : — car pour vous il en avait contracté de bien grandes.

ANTONIO

— Aucune dont il ne se soit parfaitement acquitté !

PORTIA

— Monsieur, vous êtes le très-bienvenu en notre maison. — Il faut vous le prouver autrement qu'en paroles : — aussi j'abrège ces courtoisies verbales. 1630

PORTIA

Gratiano et Nérissa se parlent à part avec animation.

PORTIA

— Une querelle ! Ah, déjà ! De quoi s'agit-il ?

GRATIANO

— D'un cercle d'or, d'une misérable bague — qu'elle m'a donnée et dont la devise, — s'adressant à tout le monde comme la poésie du coutelier — sur un couteau, disait : Aimez-moi et ne me quittez pas . 1635

NÉRISSE

Que parlez-vous de devise ou de valeur ? — Quand je vous l'ai donnée, vous m'avez juré — que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort — et qu'elle ne vous quitterait pas même dans la tombe. — Sinon pour moi, du moins pour des serments si pathétiques, — vous auriez dû avoir plus d'égard, et la conserver. — Vous l'avez donnée au clerc du juge !... 1640
Mais je suis bien sûre — que ce clerc-là n'aura jamais de poil au menton.

GRATIANO

— Il en aura, s'il peut devenir homme.

NÉRISSE

— Oui, si une femme peut devenir homme.

GRATIANO

— Par cette main levée ! je l'ai donnée à un enfant, — une espèce de gars, un méchant freluquet, — pas plus haut que toi, le clerc du juge, — un petit bavard qui me l'a demandée pour ses honoraires. — En conscience, je ne pouvais pas la lui refuser. 1645

BASSANIO

— Ma foi, ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait de me couper la main gauche — et de jurer que j'ai perdu la bague en la défendant. 1650

GRATIANO

— Monseigneur Bassanio a donné sa bague — au juge qui la lui demandait et qui, vraiment, — la méritait bien. Et c'est alors que le garçon, son clerc, — qui avait eu la peine de faire les écritures, m'a demandé la mienne : — ni le serviteur ni le maître n'ont voulu accepter autre chose — que nos deux bagues.

1655

PORTIA

Quelle bague avez-vous donnée, monseigneur ? — Ce n'est pas celle, j'espère, que vous aviez reçue de moi ?

BASSANIO

— Si je pouvais ajouter le mensonge à la faute, — je nierais : mais, vous voyez, la bague — n'est plus à mon doigt, je ne l'ai plus.

PORTIA

— La foi n'est pas davantage dans votre cœur. — Par le ciel, je n'entrerais jamais dans votre lit — que je n'aie revu la bague.

1660

NÉRISSE

Ni moi dans le vôtre — que je n'aie revu la mienne.

PORTIA

— si vous aviez connu la vertu de la bague, — ou soupçonné la valeur de celle qui vous donna la bague, — ou attaché votre honneur à garder la bague, — vous ne vous seriez jamais séparé de la bague. — Quel homme eût été assez déraisonnable, — s'il vous avait plu de la défendre — avec un semblant de zèle, pour réclamer avec cette outrecuidance — un objet regardé comme sacré ? — Nérissa m'apprend ce que je dois penser. — Que je meure, si ce n'est pas une femme qui a la bague !

1665

BASSANIO

— Non, sur mon honneur, madame, sur ma vie ! — Ce n'est point une
femme, mais un docteur fort civil, — qui a refusé de moi trois mille du- 1670
cats — et m'a demandé cet anneau. J'ai commencé par le lui refuser, —
et je l'ai laissé partir mécontent, — lui qui avait sauvé la vie même — de
mon plus cher ami. Que pourrais-je dire, ma charmante dame ? — Je me
suis vu contraint de le lui envoyer ; — j'ai dû céder aux remords et à la 1675
bienséance ; — mon honneur n'a pu se laisser souiller — par tant
d'ingratitude. Pardonnez-moi, généreuse dame : — car, par ces flam-
beaux bénis de la nuit, — si vous aviez été là, je crois que vous m'eussiez
demandé — la bague pour la donner à ce digne docteur.

NÉRISSE

— Et moi, son clerc ! Ainsi, prenez bien garde — au moment où vous me 1680
laisserez à ma propre protection.

GRATIANO

— Soit ! faites comme vous voudrez ! Seulement, que je ne le surprenne
pas, — car j'écraserai la plume du jeune clerc.

ANTONIO

— Et c'est moi qui suis le malheureux sujet de ces querelles !

PORTIA

— Monsieur, ne vous affligez pas : vous n'en êtes pas moins le bienvenu. 1685

BASSANIO

— Portia, pardonne-moi ce tort obligé. — Et, devant tous ces amis qui
m'écoutent, — je te jure, par tes beaux yeux — où je me vois...

PORTIA

Remarquez bien ça ! — Il se voit double dans mes deux yeux, — une fois dans chaque œil !... Donnez votre parole d'homme double : — voilà un serment qui mérite crédit !

1690

BASSANIO

Voyons, écoute-moi seulement. — Pardonne cette faute, et, sur mon âme, je jure — de ne jamais être coupable à ton égard d'un seul manque de foi.

PORTIA

— Ainsi, vous serez sa caution. Donnez-lui cette bague — et dites-lui de la garder mieux que l'autre.

1695

ANTONIO

— Tenez, seigneur Bassanio. Jurez de garder cette bague.

BASSANIO

— Par le ciel ! c'est la même que j'ai donnée au docteur.

PORTIA

— Je l'ai eue de lui. Pardonnez-moi, Bassanio... — Pour cette bague, le docteur a couché avec moi.

NÉRISSE

— Pardonnez-moi aussi, mon gentil Gratiano : — ce méchant freluquet, vous savez, le clerc du docteur, — a couché avec moi la nuit dernière au prix de cette bague-ci.

1700

GRATIANO

— Ah ça ! répare-t-on les grandes routes — en été, quand elles sont parfaitement bonnes ? — Quoi ! nous serions cocus avant de l’avoir mérité ?

1705

PORTIA

Elle remet un papier à Antonio.

ANTONIO

Je suis muet !

BASSANIO

— Comment ! vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue !

GRATIANO

— Comment ! vous étiez le clerc qui doit me faire cocu ?

NÉRISSE

— Oui, mais le clerc qui ne le voudra jamais, — qu’il ne soit devenu un homme.

1710

BASSANIO

— Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit ; — et, quand je serai absent, vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO

— Charmante dame, vous m’avez rendu l’être et le bien-être ; — car j’apprends ici comme chose certaine que mes navires — sont arrivés à bon port.

1715

PORTIA

Comment va Lorenzo ? — Mon clerc a pour vous aussi des nouvelles réconfortantes.

NÉRISSE

Oui, et je les lui donnerai sans rétribution.

NÉRISSE

Remettant un papier à Lorenzo,

1720

NÉRISSE

— Voici, pour vous et pour Jessica, — un acte formel par lequel le riche juif vous lègue — tout ce qu'il possédera à sa mort.

LORENZO

— Belles dames, vous versez la manne sur le chemin — des gens affamés.

PORTIA

Il est presque jour, — et pourtant, j'en suis sûre, vous n'êtes pas encore pleinement édifiés — sur ces événements. Rentrons donc, — et alors pressez-nous de questions ; — nous répondrons à toutes fidèlement.

1725

GRATIANO

— Soit ! Pour commencer l'interrogatoire — auquel ma Nérissa répondra sous serment, je lui demanderai — ce qu'elle aime mieux : rester sur pied jusqu'à la nuit prochaine — ou aller au lit de ce pas, deux heures avant le jour. — Pour moi, quand il serait jour, je souhaiterais les ténèbres — afin d'aller me coucher avec le clerc du docteur. — Du reste,

1730

tant que je vivrai, je mettrai ma sollicitude — la plus tendre à garder
scrupuleusement l’anneau de Nérissa.

GRATIANO

Ils sortent.

1735

FIN DU MARCHAND DE VENISE

‌